

PENTAGRAMME

**LECTORIUM
ROSICRUCIANUM**

1986

JUIN — 1986

Sommaire :

Jacob Boehme

Jacob Boehme — Mystique et visionnaire.
Entre le Sans-Fond et le rien

Entretien d'une Âme Illuminée avec une autre qui n'est pas
illuminée

De la vie Supra Sensorielle

Fragments des Œuvres de Jacob Boehme

Jacob Boehme, pôle d'attraction exceptionnel



Portrait de Jacob Boehme, tiré de *Alle Theosophische Wercken*, Amsterdam, 1682.

Jacob Boehme

La différence marquante entre l'enseignement universel, tel qu'il nous est transmis par l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or, et toute religion naturelle connue, est la notion de l'existence de *deux* ordres de nature, distincts. Sur ce point nous reconnaissons Jacob Boehme comme l'un des messagers du Christianisme gnostique. Ainsi décrit-il *comme suit*, dans son livre *l'Aurore naissante*, le champ d'existence dialectique actuel : « La maison entière de ce monde, qui est de nature visible et intelligible, est la maison de Dieu, c'est l'ancien corps, lequel vivait avant le temps de la colère dans la clarté divine. Mais dès que le diable y eut attisé la colère, elle devint une maison de ténèbres. C'est pourquoi la sainte naissance de Dieu se sépara de la colère en un corps distinct et plaça la partie la meilleure du ciel entre l'amour et la colère, de sorte que la naissance des étoiles se trouve au milieu, mais que leur forme la plus extérieure se trouve dans la colère de la mort ; et la naissance ayant lieu là, étant située au milieu, là où le ciel est fermé, elle se trouve dans la mansuétude de la vie. La mansuétude ondoie face à la colère face à la mansuétude, de sorte qu'elles forment deux règnes distincts dans ce même corps du monde. »

Partant de cette donnée, il montre de manière indéniable, à travers tous ses ouvrages, le chemin de la délivrance par une mise en pratique consciente du « Je dois diminuer, afin que l'Autre puisse croître en moi. »

Il nous a donc semblé bon de consacrer un numéro spécial à cet homme qui cherchait Dieu et fut touché et mû par une puissante force intérieure. Nous souhaitons y montrer que son témoignage, malgré trois siècles de distance, n'a rien perdu de sa valeur. Jacob Boehme appartient à ceux qui se tiennent dans « l'éternel Présent. »

La Rédaction

Jacob Boehme — Mystique et visionnaire. Entre le Sans-fond et le Rien.

« J'ai lu beaucoup d'écrits de maîtres éminents dans l'espoir d'y trouver les fondements et les justes profondeurs, mais je n'ai rencontré rien d'autre qu'un esprit à demi-mort, qui se souciait de sa santé » (1) (Jacob Boehme).

Jacob Boehme parlait de sa propre expérience. Il avait beaucoup lu et réfléchi. Tout cela ne l'avait pourtant pas rapproché du mystère de la « vie ». Dès qu'il fit son expérience intérieure, toutes ses lectures s'effacèrent en lui, et il lut dans son propre livre, qui lui fut révélé pas l'esprit de Christ. (2)

Quand ce phénomène avait lieu, la personne de Jacob Boehme disparaissait et c'est le Tout, l'Être, Dieu qui s'exprimait en lui. Quand les sens se taisent, n'adhèrent plus au monde des illusions ; monde qui se crée lui-même, l'ancienne conscience, l'ancien pouvoir de penser, le vieux monde meurent. Alors, nouveau, jeune, éveillé et pourtant séculaire, ressuscite l'Être, l'énergie éternellement jaillissante, pleine de force et d'amour. Il n'y a plus d'observateur individuel qui voit, entend, ressent, goûte et touche. Le Tout voit par d'innombrables yeux, entend par tout ce qui a des oreilles, sent par tout ce qui peut sentir, goûte par tout ce qui peut goûter, touche par tout ce qui peut toucher.

Dans l'expérience mystique, il y a réunion et fusion. Les gouttes d'eau disparaissent dans l'océan, mais l'océan se manifeste par les gouttes d'eau. Il est significatif que le mot « mystique » vienne du verbe grec « muein » qui veut dire fermer et initier. Lorsque les sens sont fermés, c'est l'initiation, l'entrée dans la vie réelle. L'apparence vole en éclat, la réalité demeure. Ici et maintenant. De même que les gouttes d'eau se fondent dans l'étendue sans borne de l'océan, de même le mystique dans le Tout, l'Être, Dieu, Brahman, Tao, Aton. Tout ce que l'on pensait, croyait et avait lu de la réalité, ne semble plus juste. Seule subsiste l'immédiateté de l'Être. De même que la photo d'un arbre n'est pas l'arbre lui-

même, de même toute pensée, image ou opinion sur la réalité est par nature illusoire. En tant qu'indication, cela peut aider l'homme à tout lâcher enfin, pour se perdre dans l'existence. Mais ne confondez jamais la photo d'un arbre avec l'arbre lui-même.

Quand l'expérience a lieu en Jacob Boehme, toute opinion, image, pensée est balayée par le raz-de marée de la vie elle-même. Cette expérience n'a rien à voir avec la théologie, ni avec l'ésotérisme, ni avec ce que l'on a écrit sur l'expérience mystique. Ce ne sont là que des signes, des indications, des invitations à faire soi-même l'expérience.

Jacob Boehme avait découvert que le christianisme de son temps était devenu anti-christique, qu'il ne s'agissait plus que d'un christianisme de « gueule et de titre ». (3) Les docteurs expliquaient une réalité avec laquelle ils n'avaient aucun contact direct et dont ils n'avaient aucune expérience immédiate. Ce christianisme était mosaïque, soumis à la loi. Pour Boehme, il n'avait rien à voir avec Christ, avec l'Amour. Quand l'expérience a lieu en Boehme, il est définitivement changé. C'est une renaissance. Tout est vu, expérimenté, vécu à nouveau. Non comme un aboutissement, mais comme un mouvement dans le grand Devenir. Lorsqu'il met cela par écrit, il s'agit en premier lieu d'une expérience vivante, non pas d'une éventuelle philosophie ni d'un système visionnaire ni d'un enseignement. La vie elle-même ne se présente pas comme un enseignement. Elle se comporte parfaitement naturellement. Elle s'écoule sans interruption, portée par la Sagesse qui n'a ni commencement ni fin.

Au moment où Boehme, comme poussé par un souffle intérieur, prend sa plume, il sait combien est incertain ce qu'il va écrire. Dans l'une de ses lettres théosophiques, il écrit au docteur Johann Koschowitz, le 3 juillet 1621 : « Cher Docteur, ne vous fiez pas à la plume ... ». (4) C'est ainsi que deux siècles plus tard, Goethe, qui fut aussi inspiré par Jacob Boehme, écrira dans son fameux *Faust* : « Le mot meurt déjà dans la plume ». (5) Ce qui est écrit et ce qui est exprimé n'ont rien à voir, dans leur nature la plus profonde, avec la réalité. Dans le meilleur des cas, c'est comme le cliché d'une photo. C'est seulement quand on sent vibrer de part en part l'indicible et l'inexprimable que quelque chose se passe. Alors l'écrit est la manifestation de ce qui n'est pas écrit, ce qui est dit est l'expression de l'indicible, de l'inimaginable, de l'inexprimable. C'est pour ceux qui étaient parvenus au point mort dans le chaos verbal des théologies et des fausses certitudes d'une société en faillite quasi totale que Boehme a écrit. Il n'attachait aucune valeur à ce qu'il appelait « *rabies theologorum* »), la rage des

théologiens, qui ne cessent de tonitruer à l'extérieur par manque de savoir intérieur. (6) La Réforme avait déjà fortement affaibli cette rage, mais n'avait pas réussi à mener l'homme jusqu'à l'immédiateté de l'Être. Il restait encore trop de dogmes et de lois. Par là le ventre se remplit rapidement et le sommeil dissimule le choc d'un réveil éventuel. Boehme n'a pas écrit « pour le ventre plein mais pour l'estomac affamé ». (7) En tant que mystique, il savait de quoi il parlait. Mais en lui il y a beaucoup plus qu'une expérience mystique. Il y eut parfois des instants où l'ici et le maintenant de l'Être se manifesta si directement et avec tant d'acuité en lui que la réalité fut perçue telle qu'elle est. Tous les instants du passé et du futur confluent alors dans cet événement unique qui s'appelle « vie ». Alors ce n'est plus seulement la vision de l'homme tel qu'il est, mais la fusion de l'origine, du but et de l'avenir en un instant unique, en un grand événement unique, dans l'ici et le maintenant éternel de l'incorrupible création.

Boehme voit alors — mais est-ce encore Boehme ! — la terre spiritualisée ; alors lui apparaît l'image prophétique de la terre cristalline, alors est rétablie, en Christ, la transparence de la transsubstantiation, l'illumination intérieure de toutes choses, « la guérison » de l'humanité et du monde « déchus », la vie telle qu'elle est. L'expérience mystique se transforme en perception visionnaire. Toutes questions, toutes projections, toutes images restent effacées jusqu'à ce qu'il les exprime, jusqu'à ce qu'il les décrive ...

Puis le temps apparaît, l'espace se limite et la pensée, la raison, l'ancien cerveau se mettent de nouveau à interpréter l'indicible. Ensuite viennent les érudits qui écrivent d'épais volumes sur Boehme ou d'autres mystiques. Ainsi tout est enseveli sous la lettre. À moins que l'indicible soit perçu dans un mot et l'indescriptible éprouvé par d'autres organes que les anciens sens, les « cinq bœufs ». Celui à qui cela arrive ne se fait alors plus aucune image du futur, de la Jérusalem céleste. Pour lui il n'y a pas d'avenir proche, pas de futur, pas de rédemption après un péché ou une faute. Il y a un revirement total, un retour vers ce qui est.

Jacob Boehme. Mystique et visionnaire. Participant, sans s'y associer au grand événement qui s'appelle la vie. Mais aussi décrivant, fixant par écrit, traduisant l'impossible. Et Boehme est allé encore plus avant. Il a été emporté encore plus loin. Ainsi, de temps à autre, se perd-il, disparaît-il, et avec lui toute expérience mystique et visionnaire vécue. Il se précipite vers le bas, par-delà toute unité ; il est poussé dans les abîmes illimités du sans fond, il s'anéantit par-delà les vagues houleuses du grand océan. Un tel être peut parler du sans fond *de toute chose*,

de l'éternel non-être, du Rien, qu'aucun mot ni aucune image ne peut traduire. Là, l'aurore fait place au plein soleil de midi. Là ne subsiste plus aucune ombre, aucune illusion, aucune image. Seul demeure l'indicible, l'inimaginable, qui meurt à chaque mot.

Un éclair dans le temps

Lorsqu'un mystique écrit, il l'a fait avec les mots de son temps ; il s'exprime au moyen des structures linguistiques existantes. Du moins, en partie. Car les mots font toujours défaut. Ils sont périmés avant même d'avoir servi. C'est pourquoi tous les mystiques, de même que tous les poètes, cherchent une nouvelle langue, de nouveaux mots. Ils utilisent comparaisons, paradoxes et paraboles pour tenter d'exprimer l'indicible. Ainsi ce qui est dit, ce qui est écrit fait office de pont, de bâton, de bateau.

Le mystique jette un pont verbal de l'inconnu vers le connu. A chaque marche il signale les vides. Il vous tend un bâton pour vous soutenir, mais dérobe le sol sous vos pieds. Il vous avance un bateau, mais qui n'a pas de fond. Le pont verbal implique le silence, le bâton demande l'insondable, le bateau le sans-fond.

Dans le langage de Jacob Boehme, on entend son époque. La culture spirituelle de son temps transparait. Mais il y a plus, infiniment plus. Ce que Boehme décrit exprime la hauteur et la profondeur de la conscience humaine telle qu'elle pouvait s'ouvrir à son époque. Boehme accomplit ce que son temps pouvait produire de meilleur. C'est une fleur à l'arbre de l'esprit de l'Europe occidentale. Ce n'est pas la seule ; c'en est une parmi d'autres. Grâce à lui, l'aspiration qui cherche en tâtonnant prend forme. Grâce à lui, l'entendement échappe à une situation culturelle apparemment sans perspective. A son époque, Boehme libère quelque chose dont chaque homme se sait possesseur dans le silence de son être. Seulement il faut pouvoir recevoir cette chose, et il faut oser la recevoir.

Boehme apparut sur la scène du monde alors que résonnaient encore, écho d'une réforme profonde et radicale, les coups de marteau de Martin Luther quand il apposa, en 1517, ses 95 propositions sur le porche de l'église centrale de Wittenberg. La contre-réforme, cependant, acquit rapidement de la force. La tension s'accrut entre la Ligue protestante sous la conduite de Frederic le Palatin et la Ligue catholique dirigée par Maximilien 1er. L'Europe traversa alors une crise religieuse, politique et économique très sérieuse, qui devait aboutir à la

Guerre de Trente Ans (1618-1648).

L'idée de la fin du monde, associée à des visions de l'antéchrist et à l'antipapisme s'accordaient aux prophéties annonçant des temps nouveaux. L'or et le clinquant des visions trompeuses des pseudo-alchimistes et des faux prophètes empêchaient toutefois d'avoir une vue claire de l'époque. A côté de ces idées sur la décadence du monde, il y avait le désir d'un rédempteur, d'un Elie, qui inaugurerait une nouvelle ère. C'est surtout Paracelse qui parla de ce nouvel Elie (« Elias Artista »). (8)

En Angleterre, Francis Bacon aspirait à l'établissement d'une « Fraternité de la connaissance », qu'annonce son *Advancement of Learning*, philosophie qui prit forme ensuite dans *New Atlantis* (La nouvelle Atlantide) utopie d'inspiration chrétienne. En Italie, où régnait fortement l'esprit antipapiste, l'idée d'une réforme universelle telle qu'elle apparaissait dans *Ragguali di Parnasse* de Traiano Boccalini, hantait les esprits, tandis que naissait dans *Civitas Solis* (La cité du soleil) de Campanella, le projet d'une société chrétienne comme celle décrite dans *Christianopolis* d'Andreae, dédiée à Johannes Arndt, l'écrivain du véritable christianisme. En Bohême, ce fut Comenius qui révéla le *Labyrinthe du monde* conformément à sa vision et renvoya à *l'Unique Nécessaire*. En philosophie, Ramus et Guillaume Postel avaient réglé son compte à la vieille image du monde hérité d'Aristote ; dans le domaine du droit, Nicolas Viglius effectua une réforme en même temps que Paracelse dans le domaine médical. En cette époque agitée, alors que la réforme spirituelle restait inachevée, apparurent nombre de mystiques et d'ésotéristes chrétiens, à côté de toutes sorte de groupes fermés, sociétés et associations secrètes, souvent en opposition violentes. Chez beaucoup il y avait un profond besoin d'intériorisation. La réforme n'y parvint pas mais constitua un important bouillon de culture. Kaspar von Schwenckfeld (1489-1561) fut un des grands représentants de ce temps. Il s'éloigna vite de Luther, ce dernier n'allant pas assez loin selon lui. Il écarta le problème de la communion dans l'église luthérienne. Il n'y avait aucun problème si l'on considérait cette communion, sur le plan spirituel, comme un symbole. C'est exclusivement la vérité du Christ intérieur qui compte, comme l'avaient déjà éprouvé et transmis des mystiques aussi influents que Maître Eckhart, Johann Tauler, Ruysbroek et Thomas a Kempis.

Ce même von Schwenckfeld, noble silésien, qui exerça une grande influence sur la pensée de Boehme comme le pasteur luthérien Valentin Weigel (1533-1588), cherchait également l'intériorisation. Weigel montra la relativité du rôle

de l'église et des prêtres et défendit sa vision de l'homme en tant que fondement de toute connaissance (9), notion à rapprocher de la sentence du sophiste Protagoras d'Abdère, qui vécut au cinquième siècle avant Jésus Christ.

C'est à cette époque mouvementée, où s'activèrent toutes sortes de groupes et de mouvements, en particulier celui des Rose-Croix qui se firent connaître par leurs manifestes : *Fama Fraternitatis Rosae Crucis* et *Confessio Fraternitatis Rosae Ctucis* (1614-1615), où kabbalistes, astrologues, alchimistes, prophètes, occultistes et charlatans tentèrent aussi de répandre leurs idées, que vécut Jacob Boehme, simple cordonnier cheminant en Dieu. Il fit quelque temps le commerce du fil. Ceux qui voulaient tisser le fil pour eux-mêmes, il les laissait aller leur chemin jusqu'à ce que la bobine fût vide et qu'il y eût, en eux, un espace libre pour un don, un don qui n'est donné par personne ni reçu par personne mais que seul le cœur peut percevoir.

Courte biographie

Boehme n'écrivit pas d'autobiographie. Mais certaines informations biographiques existent. C'est surtout dans ses *Épîtres théosophiques* que l'on découvre des détails supplémentaires sur sa vie, ses contacts, ses voyages et l'opposition qu'il rencontra de la part de l'église. Les lettres de Boehme qui sont conservées dépassent la centaine ; elles présentent avant tout ses conceptions, fondées sur son expérience et son savoir intérieur, de la renaissance en Christ. De ces lettres il ressort clairement combien l'expérience mystique de Boehme était étroitement associée à l'esprit de Christ. Grâce à ces lettres nous pouvons aussi reconstituer « l'École théosophique de la Pentecôte », comme Boehme dénommait le cercle d'hommes qui se regroupaient autour de lui.

Boehme eut aussi un biographe, Abraham von Franckenberg (1593- 1652). Juriste et noble terrien de Ludwigsdorf, il prit dans le cercle de Boehme une place importante et s'occupa plus tard de l'héritage de Boehme, comme la correspondance semble le montrer. (10) Ce fut lui qui remit à Johann Scheffer (1624- 1677), plus connu sous le nom d'Angelus Silesius né l'année de la mort de Boehme, la collection des manuels de Boehme pour assurer la continuité. Dans *l'Aurore Naissante* ; imprimée à Amsterdam en 1686, nous lisons l'exorde suivant : « La vie de l'homme saint et hautement éclairé Jacob Boehme, encore appelé Teutonicus Philosophicus (le Philosophe teutonique).

Si l'on rassemble les informations provenant des diverses lettres, publications et

traditions ainsi que la description de Franckenberg, on obtient la biographie suivante :

Boehme naquit en 1575 à Altseidenberg (ancien Seidenburg), petit village au sud de Görlitz (Haute Lusace). Ses parents, Jacob et Ursula, étaient de simples « gens de maison ». Jacob était le quatrième de cinq enfants. Un jour qu'il gardait les bêtes avec quelques amis, il grimpa seul sur une hauteur proche appelée Landeskronen. C'était midi. Arrivé au sommet, il trouva une entrée par où il découvrit un grand coffre rempli d'argent. Pris de frayeur, il n'y toucha pas et redescendit au plus vite. Par la suite, il ne put jamais retrouver cette entrée.

« Cela peut bien avoir été un présage de son entrée spirituelle dans le trésor caché de la sagesse naturelle et divine et de ses mystères », dit son biographe. (12)

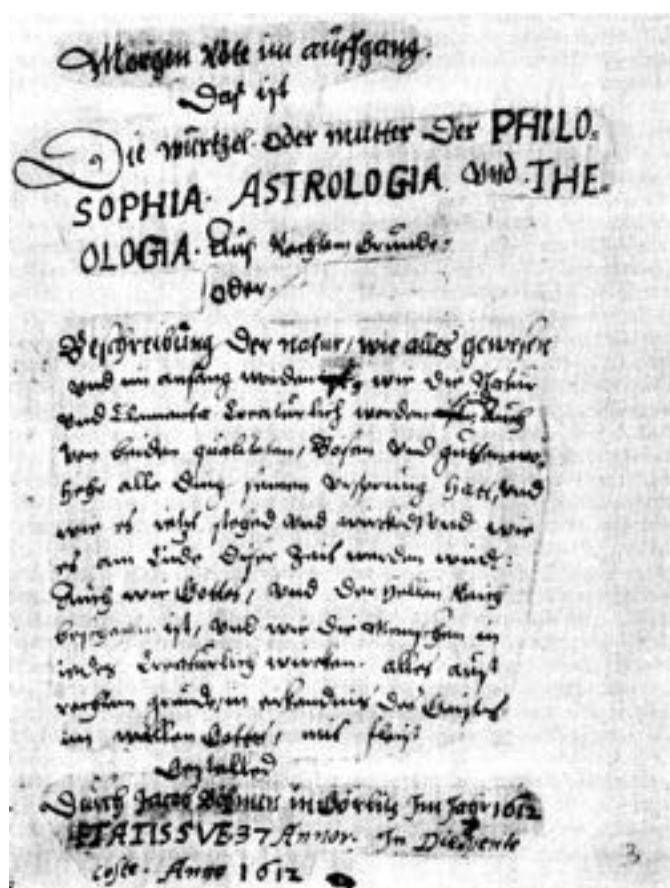
Jacob fréquenta l'école du village, grandit pieusement et entra en apprentissage chez un cordonnier de Görlitz. Un jour un étranger entra dans la boutique « mal vêtu mais d'allure honorable ». Jacob ne voulut pas lui vendre de chaussures car il s'estimait encore trop inexpérimenté. Toutefois, pour décourager l'homme, il lui demanda un prix exorbitant. Sans marchander, l'étranger lui tendit l'argent mais une fois sorti, il l'appela : « Jacob, sors ! » Stupéfait de ce que cet homme connût son nom, il sortit. Alors l'homme lui prit la main droite, le regarda droit dans les yeux et lui dit : « Jacob, tu es peu de chose, mais un jour tu seras grand et alors tu seras un tout autre homme, tel que le monde s'en étonnera ; c'est pourquoi, sois pieux, crains Dieu et révère sa parole ; surtout lis soigneusement les écritures saintes dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à souffrir ; tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions, mais sois courageux, car Dieu t'aime et t'est propice ». (13)

Sur ce, l'étranger lui serra la main, le fixa encore intensément et s'en alla. A partir de ce jour, Jacob Boehme changea. Il devint plus sérieux et plus attentif.

Quatre fois il fut touché par la lumière divine. Sa vie pieuse l'y conduisait. La première fois, il reçut la lumière divine sept jours durant. Il demeura « dans le plus haut état de contemplation divine et de joie ». (14) Sa piété éveilla toutefois les moqueries de son patron. En 1594, il devint maître-cordonnier à Görlitz et épousa la fille d'un boucher, Catharine Kuntzschmann ; ils vécurent ensemble trente ans. Quatre enfants naquirent de ce mariage.

En 1600, âgé de 25 ans, il fut saisi une *seconde* fois par la lumière. Regardant un vase d'étain sur une étagère, il pénétra soudain « jusqu'au fond le plus intérieur ou au centre de la nature cachée ». (15) Un peu méfiant et pour écarter de son esprit ce qui apparemment n'était qu'un produit de son imagination, il alla se promener dans les champs, et pourtant « plus le temps passait, et plus il éprouvait intensément et nettement le don de vue qu'il avait reçu au point que, tous les jours, il pénétrait jusqu'au cœur et au fond le plus intime, trouvant découvertes les merveilles du Créateur de façon entièrement pure et claire, grâce à la signature des choses ». (16) La joie gonfle son cœur. Il parle à peine de son expérience.

En 1620, pour la *troisième* fois, il est saisi par Dieu, par obombrement de l'Esprit Saint. Il se tait et loue Dieu. Il veut pourtant mettre cette expérience par écrit. Non pas pour la publier, mais pour lui-même. Il s'épanche dans *Nlorqenrote in*



Manuscrit autographe de J. Boehme ; page de l'Aurore Naissante (Herzog August Bibliothek à Wolfenbüttel).

Aufgang, intitulé plus tard *Aurora* (L'Aurore naissante). Cette œuvre d'environ 326 pages prend forme en presque cinq mois. Elle a comme sous-titre : *La Racine ou la Mère de la Philosophie, de l'Astronomie et de la Théologie*. Dans l'*Aurore Naissante*, Boehme donne sa version spirituelle de la chute de Lucifer et de l'homme, de ses conséquences et du rétablissement de toutes choses, d'une manière qui, par la suite, conduisit à plus d'une interprétation cosmologique, anthropologique et théologique, alors que lui-même écrit quelque temps après que l'Aurore ait disparu et que le jour est là. (18) Pour Boehme aussi il faisait déjà « jour », de sorte que ses publications suivantes laissent voir une pénétration de l'Être toujours plus profonde.

Boehme met le manuscrit de l'Aurore Naissante en lieu sûr. Il ne tient pas à le faire publier ainsi que cela ressort d'une de ses lettres. (19) Ce n'est qu'après que le gentilhomme Carl En der von Sercha, un disciple de von Schwenckfeld, lui demande le manuscrit qu'il accepte. Nous sommes en 1613. A l'insu de Boehme, une copie tombe dans les mains du « prédicateur principal », Gregor Richter. La guerre contre Boehme est déclarée. Son livre est condamné du haut de la chaire et Richter, gardien du bon droit luthérien, demande au conseil de la ville de bannir Boehme de Gërlitz. Dans le journal du bourgmestre, Scultetus, nous lisons que Boehme est interrogé par le conseil, le 26 juillet 1613, emprisonné quelque temps et son livre confisqué. On lui interdit toute publication et on le somme de rester désormais « à son métier ». L'offense ne s'arrête toutefois pas là. Sept ans durant il respecte l'interdiction jusqu'au jour où quelques amis, qui ont en mains des transcriptions de l'*Aurore Naissante*, lui demandent d'éclairer les passages obscurs. Parmi eux se trouvaient quelques médecins et juristes. Boehme décide immédiatement de vendre sa boutique de cordonnier et, grâce au soutien de ses amis, il peut gagner son pain quotidien comme marchand itinérant dans le commerce du fil.

Une fois encore, il est saisi par la Lumière. C'est la *quatrième* fois. (20) Il prend de nouveau la plume et dans les cinq années qu'il a encore devant lui, il rédige une œuvre qui couvre pratiquement quatre mille pages, interrompue uniquement par divers voyages et rencontres. Un immense travail ! Dans sa douzième lettre (21) il parle d'un « feu secret » qui, en lui, ne cesse de brûler. Souvent aussi il témoigne de la difficulté d'exprimer en mots ce dont il fait l'expérience. C'est proprement impossible. En 1619, paraît la *Description des Trois Principes de l'Être Divin* et dans l'hiver 1619-1620 son « *Fondements supérieurs et inférieurs de la triple vie de l'homme* » (*De Triplici Vita Hominis*).

Le docteur Balthasar Walther, médecin-chimiste, séjourne trois mois dans la maison de Boehme et a de nombreuses conversations intimes avec lui. Originaire de Silésie, il a voyagé à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie, en quête de la sagesse secrète connue sous les noms de Kabbale, magie, alchimie, ou théosophie. Il a séjourné presque six ans en Arabie, Syrie et Égypte. Bien qu'il ait trouvé des « fragments de cette sagesse, elle n'est pourtant nulle part fondée avec tant de perfection, de hauteur, de profondeur et de pureté que chez cet homme simple, cette pierre angulaire rejetée. » (22) C'est lui qui appelle Boehme, Teutonicus Philosophicus, le *Philosophe teutonique* et lui suggère de mettre par écrit les *Quarante Questions sur l'Âme* (*The psychologia vera*).

Le « prédicateur principal », Richter, nommé « Le grand-prêtre » par Boehme dans une lettre envoyée à Christian Bernhart (23), reprend toujours plus féroce la lutte. Dans un sens, Boehme est resté au-dessus de ses calomnies et injures, bien qu'il ait profondément souffert de la « fureur satanique » de Richter, sachant que tout ceci était nécessaire. Richter fait tout pour lui rendre la vie impossible. Campagnes de diffamation, bannissement périodique, interdiction d'écrire, procès et condamnation viennent en général de lui et d'érudits attachés à la lettre, ses complices. Les « professeurs, docteurs et examinateurs », dont le devoir était de dénoncer les erreurs de ses écrits, en présence du prince électeur, ne sont cependant pas en mesure de le condamner. L'attitude pleine de miséricorde de Boehme les touche sans aucun doute, de sorte que même le prince électeur ressent pour lui de la sympathie et s'entretient plusieurs fois intimement avec lui. De nombreuses personnes de la noblesse protègent Boehme à cette époque, et le soutiennent souvent secrètement lorsqu'à cause de la fureur et de la persécution de Richter et des siens, il a des problèmes financiers. Des publications officielles ne sont, hélas, pas possibles, dans de telles circonstances. A l'exception du petit livre *Christosophia* (Le Chemin pour aller à Christ), publié quelques mois avant sa mort, rien n'est publié en allemand durant sa vie. Mais grâce au travail exemplaire d'un négociant d'Amsterdam, Abraham Willemszoon van Beyerland, très touché par la sagesse de Boehme, une collection de manuscrits peut être traduite et éditée. En dix ans il fait paraître en langue néerlandaise presque toutes les œuvres de Boehme. Des éditions allemandes suivent. C'est grâce à van Beyerland qu'Amsterdam devient la porte par laquelle l'œuvre de Boehme peut se répandre l'Europe.

En 1620 paraît *Von der Menschwerdung Jesu Christi* (De l'Incarnation de Jésus Christ), en 1623 *Mysterium Magnum* (900 pages), en 1623 *Von der Gnadenwahl*

(De l'Élection de la Grâce) dont le philosophe Leopold Ziegler dit qu'il compte cet ouvrage « parmi les plus profondes lumières de toute la chrétienté. » En 1622 *De Signature Rerum* (De la signature des Choses) ou bien *Von der Geburt und Bezeichnung aller Wesen* (De l'Engendrement et de la Définition de tous les êtres); complètent le tout. Entre 1619 et l'année de sa mort, 1624, il écrit quasiment sans aucune correction trente ouvrages et rédige une centaine de lettres (Les Épîtres théosophiques). Fin 1623, début 1624, sort des presses l'unique ouvrage édité en allemand durant sa vie et dont le titre est *Der Weg zu Christo* {Le Chemin pour aller à Christ). C'est grâce à son protecteur Sigismond von Schweinichen que ce petit livre paraît, sans nom d'auteur d'ailleurs. (25) Boehme l'a eu en main. Cette œuvre soulève une tempête.

Richter devient enragé. Injures, menaces, calomnies, condamnations suivent et de nouveau les interrogatoires. Bien que toujours patient, Boehme riposte parfois contre son adversaire d'importance de façon extrêmement acerbe. Selon lui, il « aime mieux un bon verre de vin qu'un bon entretien sur la renaissance en Christ. » Pourtant il dit aussi : « Dieu a fait de lui un marteau, lequel doit propulser l'œuvre. Ses diffamations ont été ma force et ma croissance. Grâce à ses persécutions, ma perle s'est développée. C'est lui qui l'a fait sortir au grand jour et connaître publiquement. C'est pourquoi je souhaite que Dieu soit pour lui compatissant, qu'il puisse jouir de cette perle puisque Dieu l'a utilisé comme mon instrument ». (26)

A côté des insultes, il y a aussi estime et reconnaissance. Ses écrits sont lus jusqu'à la cour de Dresde. Officiellement toutefois l'Allemagne met son œuvre à l'index. Boehme écrit même un jour à son ami Martin Moser que « Ce que sa patrie rejette, des peuples étrangers le ramasseront avec joie ». (27) Ses œuvres sont très rapidement propagées par van Beyerland à Amsterdam, mais aussi en Angleterre, en France et même en Russie.

En Automne 1624, il fait son dernier voyage. Boehme est mortellement épuisé et malade. Sa tâche semble presque achevée. Le temps qu'il revienne de Dresde à Gôrlitz, le 7 novembre, Richter meurt. Nous sommes le 15. Le prédicateur Elias Dietrich lui confère l'absolution après qu'il a répondu à toute une série de questions dogmatiques sur la foi. Boehme est-il trop malade pour se rendre compte de ce qui se passe ? Toute résistance est-elle brisée en lui ou ne souhaite-t-il aucune dispute autour de sa personne sur son lit de mort ? Ou bien est-ce sa conscience perpétuelle de n'être qu'un homme imparfait et pécheur qui lui fait accepter l'absolution ?

Nous sommes le 16 novembre 1624, la veille de sa mort. Toute préoccupation des choses terrestres l'a maintenant quitté. Vers minuit retentit une musique céleste. Il demande à son fils Tobias d'ouvrir largement les portes extérieures afin que l'on puisse mieux l'entendre. C'est avec ces paroles : « Et maintenant je monte au paradis » que Boehme prend congé de sa famille et s'assoupit tranquillement. C'est le 17 novembre à six heures du matin. Un mystique visionnaire, entre le « Sans fond » et le « Rien » s'en est allé. Il a accompli sa tâche pendant cinquante ans.

Le successeur de Richter refuse de célébrer les funérailles. Le conseil de la ville l'y contraint pourtant. L'avis de décès ne fut jamais rendu public. L'église officielle, représentée alors par un certain Nikolaus Thomas fait semblant de ne pas le connaître. Mais peut-être est-ce aussi bien ainsi. Ses amis veulent étouffer un conflit public autour d'une tombe luthérienne. La réalité, toutefois, c'est que cette église refusait de reconnaître Boehme à ce moment-là. Une sépulture richement symbolique, hélas très tôt profanée, fut l'ornement de son dernier lieu de repos. Au milieu était gravé le texte suivant :

*Né de Dieu
Mort en Jésus
René par l'Esprit Saint.*

Sous la large plaque ovale de l'inscription funéraire, à l'arbre de la croix, apparaît un agneau coiffé d'une mitre d'évêque, tout comme dans la 29ème figure des prophéties de Théophraste Paracelse, ainsi que le mentionne son biographe (cf. gravure).

C'est en dépit ou peut-être grâce au refus de l'église que son nom et son œuvre furent très largement connus. On ne peut désormais ignorer l'influence de Boehme sur l'esprit de l'Europe occidentale.

Importance de Jacob Boehme

Boehme s'estimait lui-même insignifiant, à vrai dire indigne de transmettre la sagesse de Dieu. Dans une lettre à Abraham von Sommerfeld und Falkenheim, il écrit : « Ce n'est pas mon œuvre. Je n'aspire pas non plus à la réputation. Je ne suis qu'un simple instrument ordinaire. Dieu agit et fait ce qu'il veut et cela, je le veux aussi. Et ce qu'il ne veut pas, cela je ne le veux pas non plus ». (28) C'est précisément par ce comportement que s'écoule en Boehme quelque chose

de l'énergie divine. C'est justement comme cela que du « Sans fond de toute chose » jaillit en lui la force créatrice que nous appelons « Dieu » et qui se manifeste en d'innombrables vibrations d'énergies et jamais ne se laisse fixer.

Princes, lettres, philosophes, théologiens et ésotéristes se jettent sur son œuvre avec passion. Le philosophe bien connu, Wilhelm J. Schelling, le qualifie de « prodigieuse apparition dans l'histoire de l'humanité et en particulier dans



L'écusson ovale avec l'inscription funéraire placé originellement sur la tombe de Boehme.

l'histoire de l'esprit allemand », (29) Le fondateur du piétisme, Spener, fut fortement influencé par lui, tout comme Leibnitz et Spinoza. Hegel qui était à proprement parler ennemi de toute mystique, s'inspira de lui dans sa *Philosophie de l'Histoire*. Friedrich Schlegel vit en lui le plus grand des mystiques.

Des penseurs éminents comme Schleiermacher, Schelling et Schopenhauer puisent dans sa sagesse. Novalis, en qualifiant Goethe de « Boehme de Weimar », montre à quel point il estime ce dernier. Le théosophe souabe Christophe Oetinger dit que sa « rencontre n avec l'œuvre de Boehme fut déterminante pour toute son œuvre, tandis qu'un homme — et non des moindres — comme Newton, tira ses conclusions en sciences naturelles des fondements de l'œuvre de Boehme.

Toutefois ce n'est pas l'enseignement éventuel de Boehme qui est le plus important, mais son expérience, qui témoigne continuellement de la façon dont l'homme peut parvenir à une nouvelle conscience par la renaissance en Christ. Voilà l'importance fondamentale de Boehme. Dans *Christosophia* (Le Chemin pour aller à Christ), il convie l'homme aux noces avec la divine Sophia, au "mysterium conjunctionis" (le mystère de l'union) dont parlera aussi C.G. Jung dans ses écrits sur l'alchimie. « Celui qui trouve le Mysterium Magnum, ainsi que l'écrit Boehme, trouve tout. C'est la pierre des sages, Le *Lapis philosophorum*, la pierre de couleur grise, de piètre apparence, mais où se cache la plus haute teinture ». (30) Au docteur Steinberg il recommande, dans une lettre, la lecture du petit ouvrage alchimique *Wasserstein der Weisen* (La pierre d'eau des sages) comme étant un écrit très éclairant.

Le Mysterium Magnum c'est la mort selon l'ancienne conscience (Adam) et la renaissance dans la conscience de l'âme-esprit (Christ). À son dernier interrogatoire, devant le conseil de Gërlitz, le 3 avril 1624, Boehme déclare : « Je confesse le temple de Christ en nous et je confesse que nous devons apprendre à écouter Christ en nos coeurs (...) De plus je ne suis ni un maître, ni un prédicateur, je ne prêche ni n'enseigne ; je ne fais que rendre compte de mon don et de ma connaissance (...) Je vis au contraire tout à fait sobrement priant et méditant dans le don divin. » Boehme a beaucoup donné parce qu'il se passaient en lui beaucoup de choses. C'était un courant vivant qui le traversait et dont nous pouvons percevoir le murmure lorsque nos sens dépassent tous les bruits extérieurs. L'expérience de Boehme transcende finalement toute dualité. Il ne pouvait en être autrement. Pour le mystique il n'existe plus aucune dualité. Il n'y a dualité que pour la conscience brisée en elle-même.

Avec Boehme nous sommes entraînés dans le « Sans fond de toutes choses », dans « l'Éternel Rien ». Dans *De Regeneratione* (De la Régénération), nous lisons que toute dualité est en nous-même : ciel-enfer, bien-mal, éternité-temps. C'est en nous-mêmes aussi que l'aurore doit devenir le midi, midi sans aucune ombre, midi où il est donné à l'élève d'entendre son maître intérieur : « Lorsque les sens et le vouloir de ton ipséité (le moi) seront en silence, l'ouï, le voir et le parler éternels seront manifestes en toi : Dieu lui-même entendra et verra par toi. Ton propre ouïr, ton propre vouloir et ton propre voir sont les obstacles qui font que tu ne peux ni voir ni entendre Dieu » (32) (De la Vie supra-sensorielle). Dans le non-dualité, nommée *Advaita* dans la sagesse orientale, naît Christ, le Tout, l'Être sans fond. Qui participe pleinement à cette « naissance » dépasse toute expérience mystique, tout sentiment d'unité même.

Du Non-quelque chose, tout provient. Dans le Non-quelque chose, tout retourne. Le *Mysterium Magnum* mène jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, jusqu'au Non-quelque chose, jusqu'au Rien. C'est pourquoi nous lisons dans le *Mysterium Magnum* : « Vis-à-vis de la créature, Dieu est l'Un qui est en même temps Le Rien éternel ; il n'a ni fond, ni début, ni lieu ; il ne possède rien en dehors de Lui-même. » (33) Et dans sa défense contre Esajas Stiefel, Boehme écrit : « Il est le sans-fond et le fond de tous les êtres, un éternel Un, parce que, là, il n'y a nulle part de fond. Pour la créature Il est un « Rien » et pourtant il pénètre tout ». (34) Avec ce mot « Rien », le concept oriental de « vide » (*sunya*) rejoint la notion de « sans-fond de toutes choses ».

Entre la rose et le lys

Boehme parle d'une église invisible. Il exècre « l'église entre les murs ». Le symbole qu'il utilise le plus est le lys. Johann Valentin Andreae accomplit sa tâche, un temps, sous le signe de la rose. Mais dès qu'il s'aperçoit à quel point les manifestes des Rose-Croix sont fausement interprétés, il se retire, se tient extérieurement à distance du mouvement de la Rose-Croix et tente, dans ce qu'on appelait alors la *Societas Christiana*, de vivifier davantage le christianisme intérieur. Dans une lettre à Comenius du 16 septembre 1629, Andreae transmet à celui-ci une information sur les personnes qui se tiennent à l'arrière-plan du mouvement Rose-Croix et le met au courant du naufrage de ce cercle. (35) On demande à Comenius de transmettre le flambeau, d'où l'influence qu'il exerce sur le Royal Society, introduisant l'idée rosicrucienne dans la franc-maçonnerie. Bien que devant avoir connaissance des Manifestes Rose-Croix, Boehme est par nature un voyageur solitaire, un négociant itinérant faisant commerce du fil, qui

transmet son savoir intérieur à ceux qui y sont ouverts. Jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas été membre direct d'un ordre ou d'une fraternité. Mais comme « pierre vivante », il participe au temple invisible, qui n'a ni toit ni fondations car il est la vie même dans toute sa plénitude. Boehme ne sait que trop bien ce que signifient les paroles de Jésus : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Luc 9: 58)

Sur cet arrière-plan, nous pouvons comprendre aussi ces paroles : « Un chrétien n'est membre d'aucune secte ; il peut habiter au milieu des sectes, être présent à leur culte et pourtant n'adhérer à aucune ; il n'a qu'une seule science, qui est Christ en lui ; il ne cherche qu'un seul chemin, qui est le puissant désir de bien faire et d'apprendre ». (36)

Au temps de Boehme, les Rose-Croix travaillaient sous le symbole de la rose et de la croix. Leur unique but était : une réforme intérieure, une transformation intérieure, comme cela apparaît clairement dans les *Manifestes*. Une réforme par le cœur et non par la tête. Boehme aussi œuvra pour une révolution intérieure : la renaissance en Christ, comme un événement absolument intérieur, ici et maintenant. Son symbole était le lys, qui est, de même que la rose,

le symbole de la conscience christique, l'intégration absolue dans la vie telle qu'elle est. Il écrit à la fin de la *Signature des Choses* : « Car le lys fleurira sur les montagnes et dans les vallées jusqu'aux extrémités de la terre. Qui cherche, trouve. Amen ». (37) Boehme savait que depuis que le Christ intérieur s'était manifesté en Jésus, la vie était transformée ; comme si la conscience se trouvait encore une fois devant une nouvelle possibilité ; comme elle s'y retrouve toujours à nouveau. Ici et maintenant. La rose, le lys et la vigne sont pour lui les symboles de « l'été de Christ ». Ce n'est certes pas un hasard si l'inscription gravée sur sa pierre tombale est la même que celle figurant sur le tombeau de Christian Rose Croix, comme le relate la *Fama Fraternitatis Rosae Crucis* (1614). Boehme ne se désignait pas lui-même comme un Rose-Croix, mais il a clairement puisé à la même source d'inspiration spirituelle que les Rose-Croix classiques.

Nous pouvons donc parler d'un Enseignement Universel de tous les temps, transmis tel un flambeau par les serviteurs de l'Esprit. Boehme répandit cette Lumière spirituelle sur les hommes de son temps et jusqu'à nos jours encore, par ses œuvres, sur tous ceux qui le comprennent au fond d'eux-mêmes, dans

leur être intérieur.

Il traversa le monde telle une Lumière et fleurit comme un lys dans les champs ...

Et ses œuvres le suivent.

- (1) L'Aurora Naissante.
- (2) *Epîtres Théosophiques*, I.
- (3) *Epîtres Théosophiques*, li.
- (4) Ibid.
- (5) *Faust* de Johannes Wolfgang Goethe.
- (6) Abordé également dans une de ses lettres anonymus. Ibid 3.
- (7) Ibid 2.
- (8) Walter Pagel, *The Paracelsian Elias Artista and the alchemical tradition*, in «*Kreatur und Kosmos. Internationale Beiträge zur Paracelsusforschung*, Stuttgart/New York, 1981.
- (9) Valentin Weigel, *Ausgewählte Werke*, Berlin-Ost, 1977.
- (10) Ibid.
- (11) Jacob Boehme, *Aurore Naissante, ou: La racine ou la Mère de la Philosophie, de l' Astrologie et de la Théologie*, Amsterdam, 1686.
- (12) Ibid.
- (13) Ibid.
- (14) Ibid.
- (15) Ibid.
- (16) Ibid.
- (17) Ibid.
- (18) Ibid.
- (19) Ibid.
- (20) Ibid.
- (21) Ibid.
- (22) Ibid.
- (23) Ibid.
- (24) Leopold Ziegler à Reinhold Schneider, 18.8.41, in: *Reinhold Schneider-Leopold Ziegler Briefwechsel*, Munich, 1960.
- (25) Correspondance de Schweinichen et de Boehme, 3 juillet 1621.
- (26) Ibid.
- (27) Ibid.
- (28) Ibid.
- (29) F.W. Schelling, *Philosophie des Offenbarung*, Vorlesung, 1858, Darmstadt, 1974.
- (30) Ibid.
- (31) Ibid.
- (32) *Le Chemin pour Aller à Christ*.
- (33) *Mysterium Magnum*.
- (34) Ibid.
- (35) H. Schick, *Die geheime Geschichte des Rosenkreuzer*, Schwarzenborg, 1980. Ferdinand Katsch, *Die Entstehung und der wahre Entzweck der Freimauerei ?*, Berlin, 1897.
- (36) Ibid.
- (37) *De la Signature des choses*.

Entretien d'une âme illuminée avec une autre qui n'est pas illuminée. *

Comment une âme illuminée doit chercher l'autre âme, la consoler et la conduire selon sa connaissance sur les traces pélerines de Jésus Christ et lui mettre fidèlement devant les yeux, pour exemple, la voie épineuse qui aboutit à l'abîme, dans laquelle marche l'âme détournée. Dans une épître à une âme affamée et altérée de la fontaine du doux Amour de Jésus Christ.

Une pauvre âme était sortie du Paradis, et était entrée dans le règne de ce monde. Le démon la rencontra et lui dit : où veux-tu aller, pauvre âme à demi-aveugle ?

L'âme répondit : je veux contempler les créatures du monde, que le Créateur a formé.

Le démon dit : comment veux-tu les contempler, si tu ne peux pas encore les connaître, ni connaître leur essence et quelles sont leurs propriétés ? Tu ne les vois que comme une image, et tu ne saurais les connaître.

L'âme dit : comment pourrais-je les connaître telles qu'elles sont dans leur essence et substance ?

Le démon dit : si tu manges de ce dont les créatures ont été faites bonnes et mauvaises, tes yeux seront ouverts, et tu seras comme Dieu ; tu connaîtras même ce qu'est le Créateur.

L'âme dit : je suis noble et sainte, et j'en pourrais mourir, comme le Créateur l'a prononcé.

Le démon dit : nullement, tu ne mourras point, mais tes yeux seront ouverts, et tu seras semblable à Dieu, sachant le bien et le mal : avec cela tu seras forte et

puissante comme moi, tout l'esprit des créatures te sera manifeste.

L'âme dit : si j'avais la connaissance de la nature et des créatures, je règnerais sur le monde.

Le démon dit : le fond de cette connaissance est en toi ; détourne seulement ta volonté de Dieu vers la nature et les créatures, alors il s'élèvera en toi un désir d'en goûter, et tu pourras manger de la science du bien et du mal, et tu connaîtras toutes choses.

L'âme dit : je veux manger de la connaissance du bien et du mal, afin que j'aie la domination sur toutes choses en mon propre pouvoir, et que je sois un Seigneur absolu sur la terre, alors je ferai tout ce que je voudrai, comme Dieu même.

Le démon dit : je suis le Prince de ce siècle, si tu veux dominer sur la terre, il faut que tu orientes tes désirs sur mon image, afin que tu en puisses obtenir l'esprit. Et il présenta à l'âme Mercure et Vulcain, comme une roue de feu sous la figure d'un serpent.

L'âme voyant cela dit : c'est là la puissance de toutes choses, comment est-ce que je puis devenir telle ?

Le démon dit : tu es aussi un semblable Mercure igné ; si tu retires ta volonté de Dieu, et que tu introduises tes désirs dans cette science, ton fond caché sera manifeste en toi et tu pourras opérer de la même manière ; mais il faut que tu manges de ce fruit, où les quatre éléments dominant en eux-mêmes l'un sur l'autre, et où ils sont aux prises, comme le chaud contre le froid, et le froid contre le chaud, où les propriétés de la nature opèrent d'une manière sensible : ainsi tu deviendras sur le champ telle que cette roue de feu, et tu rangeras toutes choses sous ta propre puissance, et tu les possèderas en propriété. *L'âme donc* ayant rompu sa volonté de celle de Dieu, et introduit ses désirs dans le Vulcain du Mercure, (dans la roue de feu, savoir dans le propre pouvoir de l'esprit) il se leva sur le champ, au dedans d'elle, un désir de manger de la connaissance du bien et du mal : elle prit du fruit de cette science, et en mangea. Après cela Vulcain alluma le feu de la roue de l'essence, et alors toutes les propriétés de la nature se réveillèrent subitement dans l'âme, et se manifestèrent dans son désir

* Le texte dont il s'agit est une très ancienne traduction, comportant certaines tournures archaïques. La plupart de celles-ci ont été conservées pour respecter l'esprit du texte.

et sa convoitise propres. Alors, en premier lieu, il en surgit la passion de l'orgueil, le désir d'être grand et puissant, de soumettre toutes choses, et de dominer sur elles avec violence, d'être son propre Seigneur, et d'être intraitable, de mépriser l'humilité et l'égalité, de se croire seul à avoir de la sagesse et de l'esprit, et de considérer comme une folie tout ce qui ne concorde pas avec cet esprit.

En second lieu, il en résulta un désir de la volonté propre, à savoir l'avarice, qui voudrait tout attirer à soi et tout posséder : car dès que la passion de l'orgueil eût détourné sa volonté de Dieu, la vie ne voulut plus se confier à Dieu ; mais elle voulut avoir soin d'elle-même, et introduisit ses désirs et inclinations dans les créatures, dans la terre, dans les métaux et dans les arbres. Ainsi le Mercure enflammé, en tant que vie ignée, devint avare et affamé après qu'elle eût rompu avec l'unité, l'amour et la mansuétude de Dieu ; et elle attira à soi les quatre éléments et leur substance, et s'introduisit dans une nature bestiale, par où la vie devint ténébreuse, farouche et furieuse, et les vertus et couleurs divines furent éteintes et effacées.

En troisième lieu, il s'éveilla dans la vie ignée une passion piquante et hostile, qui est l'envie, comme un poison infernal, un tourment de tous les démons, par où la vie devint ennemie de Dieu et de toutes les créatures. Cette passion exerçait sa rage et sa fureur dans les désirs de l'avarice, comme un venin dans la chair : ce que l'avarice ne pouvait pas attirer à soi, l'envie voulait le tuer, et par là l'amour noble de cette âme fut entièrement détruit. En quatrième lieu, il s'éveilla dans cette vie ignée un tourment semblable au feu à savoir la colère, qui voulait tuer et massacrer tout ce qui ne voulait pas se soumettre à cet orgueil.

C'est ainsi que le fondement de l'enfer, qui s'appelle la colère de Dieu, fut entièrement manifeste dans cette âme, et par là elle perdit Dieu, le Paradis et le ciel, et elle devint un ver semblable au serpent igné, que le diable lui avait représenté dans son image, et elle commença à dominer d'une manière brutale sur la terre, faisant toutes choses selon la volonté du démon, dans un pur orgueil, dans l'avarice, dans l'envie et dans la colère, n'ayant plus aucun amour véritable pour Dieu : au contraire, elle avait contracté à sa place un faux amour brutal de lubricité et de vanité, et il n'y eût plus aucune pureté dans son cœur, car elle avait quitté le Paradis, et elle avait pris possession de la terre ; les sens ne s'occupaient plus que de la science, de la compréhension, de la grandeur et de la multiplicité des choses naturelles ; il ne resta en elle aucune justice ni vertu divine ; elle cachait toujours avec astuce toutes ses faussetés et ses violences, et voulait les faire passer pour justes.

Cela étant ainsi arrivé, *le démon* s'approcha d'elle, et l'entraîna d'un péché à l'autre, car il l'avait rendue captive dans son essence, et il lui proposa en tout cela de joie et du plaisir, lui disant : tu es maintenant forte et puissante, élevée et noble, prend soin de t'élever encore d'avantage en honneur en richesse et en pouvoir ; emploie pour cela ton savoir et ton intelligence, afin que chacun te craigne et t'estime, et que tu aies un grand nom sur la terre.

L'âme suivit le conseil du démon, toutefois elle ne savait pas que c'était lui, elle s'imaginait que c'était son esprit et son intelligence, et qu'elle faisait bien en tout cela. Or comme elle marchait dans cette voie, notre Seigneur Jésus Christ vint un jour devant elle avec l'amour et la colère de Dieu, car il était venu au monde pour détruire les œuvres du diable, et juger toutes les œuvres mauvaises. Il lui parla par ses souffrances et par sa mort, avec une force puissante, et il écrasa *les œuvres* du diable en elle, il lui ouvrit le chemin de la grâce, et lui jeta un regard de miséricorde, il lui cria de rebrousser chemin et de faire pénitence, que moyennant cela il la délivrerait du masque affreux qu'elle avait pris et l'introduirait de nouveau dans le Paradis. Comme cela se passait, que l'étincelle de la lumière divine se manifesta en elle, elle commença à se considérer elle-même avec ses œuvres et sa volonté, et elle s'aperçut qu'elle était dans l'enfer, dans la colère de Dieu, et reconnut qu'elle n'était qu'un masque monstrueux devant Dieu et son royaume ; ce dont elle fut tellement épouvantée que la plus grande des angoisses se réveilla en elle ; car le jugement de Dieu fut manifeste en elle.

Alors le Seigneur Jésus Christ lui dit avec la voix de la grâce : fais pénitence et quitte la vanité, et tu rentreras en grâce avec moi.

L'âme se présenta devant Dieu dans ce masque avec sa robe souillée de vanité, lui demandant grâce, qu'il lui plût de pardonner ses péchés ; et elle grava en elle de la bonne façon la réconciliation et la satisfaction de notre Seigneur Jésus Christ.

Mais les mauvaises propriétés du serpent figuré dans l'esprit astral ne voulaient point permettre que l'âme retournât à Dieu ; elles y introduisirent leurs propres désirs et convoitises, car elles ne voulaient point mourir à leurs propres convoitises, ni renoncer au monde parce qu'elles étaient du monde elles craignaient aussi la moquerie du monde, si elles venaient à renoncer à ses honneurs et à sa gloire ; mais la pauvre âme tournait son visage vers Dieu, lui demandant grâce et qu'il lui plût de lui donner son amour.

Le démon voyant que l'âme priait Dieu et voulait faire pénitence, s'approcha d'elle et introduisit les inclinations des propriétés terrestres dans ses prières, et troubla les bons mouvements, qui aspiraient à Dieu, de sorte qu'ils n'y pussent point parvenir, les tirant en arrière vers les choses terrestres ; la volonté de l'âme soupirait après Dieu, mais les sens extérieurs, qui devaient pénétrer en Dieu étaient dissipés et ne pouvaient atteindre la vertu divine. Cela effraya encore davantage *la pauvre âme*, voyant qu'elle ne pouvait pas introduire tous ses désirs en Dieu et elle recommença à prier avec plus d'ardeur ; mais le démon se saisit avec ses désirs de la roue mercuriale embrasée de la vie, et réveilla les mauvaises propriétés, de sorte que les fausses inclinations apparurent et rentrèrent dans ce en quoi elles s'étaient auparavant délectées.

La pauvre âme tendait à Dieu par sa volonté et s'angoissait grandement : mais les pensées se détournèrent toutes de Dieu dans les choses terrestres, et ne voulaient point aller à Dieu : elle soupirait et lui adressait des prières ; mais il lui semblait qu'elle était entièrement rejetée de devant sa face, qu'elle ne pouvait recevoir un seul rayon de grâce, elle était en des angoisses et des frayeurs terribles, s'imaginant toujours que la colère de Dieu et son jugement sévère allaient fondre sur elle et que le diable allait la saisir ; ainsi elle tomba dans une grande tristesse et affliction, tellement que toute la joie et tout le plaisir que lui avait causé les choses temporelles auxquelles elle était attachée auparavant furent converties en pur dégoût, peine et chagrin. La volonté terrestre naturelle aurait bien voulu encore en jouir ; mais l'âme voulait tout de bon les abandonner et souhaitait de mourir à toutes les délectations et joies temporelles : elle ne soupirait qu'après sa première patrie, d'où elle avait tiré son origine ; mais elle s'en trouvait fort éloignée, et avec cela dans un grand abandon et une grande misère, ne sachant plus que devenir ; si elle pensait rentrer en elle-même et se réveiller de plus en plus, et prier avec plus de ferveur, le démon s'y opposait et la retenait, pour qu'elle n'entrât pas dans une plus grande agitation et pénitence. *Le démon* excitait dans le cœur les convoitises terrestres afin que les inclinations conservassent leur faux droit naturel, et qu'elle résistassent à la volonté et au désir de l'âme ; car elles ne voulaient pas mourir à leurs propres désirs et convoitises mais elles voulaient conserver leurs voluptés temporelles et ainsi elle tenait la pauvre âme captive dans ses désirs faux afin qu'elle ne pût pas se réveiller, quelques ardentes prières et soupirs qu'elle adressât à Dieu pour obtenir sa grâce.

Alors que l'âme invoquait Dieu et s'efforçait d'aller à lui, les convoitises charnelles saisissaient les rayons qui sortaient de l'âme et les introduisaient en

des pensées terrestres et les détournait de Dieu afin que l'âme ne pût pas obtenir la vertu divine ; alors elle se regardait comme si elle était abandonnée de Dieu ; et elle ne savait pas que c'était Dieu qui la tirait ainsi et qu'il était fort près d'elle.

Le démon aussi s'approcha d'elle dans le Mercure igné ou dans la roue embrasée de la vie, et mêla ses désirs dans la convoitise charnelle et terrestre, se moquant de la pauvre âme et lui disant dans ses pensées terrestres : pourquoi pries-tu ? Crois-tu que Dieu t'entende et qu'il se soucie de toi ? Considère-toi seulement, quelles sont les pensées que tu as devant lui ? Tu n'as rien que des mauvaises pensées, tu n'as aucune foi en Dieu, comment pourrait-il t'écouter ? Il ne t'entend point, tu n'as qu'à laisser tout cela, il ne te convient pas maintenant ou tu y perdras les sens. Pourquoi te tourmentes-tu ? Considère le monde, comment il vit dans la joie, il prétend aussi bien être sauvé ; Christ n'a-t-il pas satisfait et payé pour tous les hommes ? Tu n'as qu'à te consoler par là et à t'assurer qu'il a tout accompli et tu seras bien heureuse ; tu ne saurais parvenir en ce monde à jouir de la sensation divine, laisse tout cela et aies soin des délices temporelles de ton corps.

Que crois-tu devenir ? Si tu entres dans une telle folie et mélancolie, tu passeras pour folle et tu vivras dans une tristesse continuelle, en laquelle ni Dieu ni la nature ne prennent plaisir ; considère un peu ce beau monde où Dieu t'a mis, t'ayant établi seigneur sur toutes les créatures, pour exercer un empire sur elles ; amasse premièrement des biens temporels, afin que tu n'aies plus besoin du monde, alors quand tu seras vieux et près de ta fin, tu feras pénitence, Dieu te sauvera néanmoins et te recevra dans le ciel ; il n'est point nécessaire de tant de lamentations, de soupirs et d'angoisses comme tu fais présentement.

Ce fut par de semblables pensées que l'âme fut enveloppée par Satan dans la convoitise de la chair et dans la volonté terrestre, et il la tenait liée comme avec de grosses chaînes ; elle ne savait à quoi se résoudre, elle se ressouvenait du monde et de ses voluptés ; toutefois elle trouvait en elle une grande faim de la grâce divine et elle souhaitait toujours entrer dans une sérieuse repentance et obtenir la faveur divine : car la main de Dieu l'avait touchée et broyée ; c'est pourquoi elle ne trouvait nulle part aucun repos mais elle gémissait continuellement en elle-même, pour entrer dans la repentance des péchés qu'elle avait commis et souhaitait d'en être délivrée sans néanmoins pouvoir sentir une vive contrition, moins encore parvenir à une connaissance profonde du péché. Cependant, elle avait toujours un grand désir de faire pénitence. Comme donc

elle était dans une grande tristesse, sans pouvoir trouver nulle part ni conseil ni repos, elle pensa pouvoir trouver un lieu pour y faire une véritable repentance et être affranchie des empêchements du monde et de ses occupations et se demanda comment elle pourrait trouver grâce devant Dieu. A cet effet elle se proposa de se retirer dans quelque lieu solitaire et de se retirer de toutes les affaires du monde ; elle se proposa aussi de réparer ses fautes par des bonnes œuvres envers les pauvres afin que Dieu lui fît grâce ; ainsi elle cherchait toutes sortes de moyens pour entrer dans le repos et pour trouver grâce devant Dieu.

Mais rien ne la pouvait rassurer ni lui procurer cette grâce : car les pensées terrestres dans la convoitise de la chair la suivaient partout et elle se trouvait toujours captive dans les filets de Satan sans pouvoir entrer dans le repos ; et quand elle se divertissait tant soit peu avec les choses terrestres bientôt la tristesse la saisissait car elle sentait que la fureur de Dieu était émue en elle, ne sachant comment cela se faisait et quel était son état. Souvent elle tombait dans une telle angoisse et tentation qu'elle ne pouvait plus recevoir aucune consolation et qu'elle devenait malade d'angoisse. C'est ainsi que les rayons du brisement des premiers mouvements de la grâce l'avaient fortement touchée et elle ne savait pas que Christ se trouvait lui-même dans son enfer, dans la colère et dans la justice sévère de Dieu, et combattait le Satan incorporé en elle et le séducteur dans l'âme et dans le corps ; elle ne comprenait pas que cette faim et ce désir de repentance et de conversion procédaient de Christ qui la tirait de cette manière ; elle ne savait point aussi ce qui lui manquait encore pour pouvoir parvenir à la sensation divine ; elle ne savait pas qu'elle était une créature monstrueuse et qu'elle portait l'image du serpent, par laquelle le démon exerçait sur elle sa puissance et avait accès en elle, par laquelle il avait semé la confusion dans ses bonnes pensées et les avait détournées de Dieu, comme Jésus Christ le déclare quand il dit : « le diable arrache la parole de leur cœur afin qu'ils ne croient point et qu'ils ne soient pas sauvés. ,, (Luc, 12)

Il arriva un jour, par l'intervention divine, que cette pauvre âme rencontrât *une âme régénérée et illuminée de Dieu*, qui lui dit : que fais-tu pauvre âme affligée, que tu sois si inquiète et dans une si grande perplexité ?

L'âme affligée répondit : le créateur m'a caché sa face tellement que je ne puis pas entrer dans son repos, c'est pour cela que je suis dans une si grande peine, ne sachant ce que je dois faire pour obtenir sa grâce ; car il y a des montagnes et des abîmes qui m'empêchent de l'obtenir et de m'approcher de lui, quelques efforts que je fasse pour cela, je suis toujours arrêtée sans pouvoir obtenir

aucune vertu, quoi que je me tourmente pour cela et que j'y aspire avec d'ardents désirs.

L'âme illuminée lui dit : tu portes en toi un masque diabolique qui ressemble à un serpent, et tu en es entortillée, c'est là où le démon a accès en toi, à savoir en ta propriété ; et il y arrête ta volonté tellement qu'elle ne peut pénétrer jusqu'en Dieu, car si ta volonté pouvait pénétrer jusqu'en Dieu, elle serait ointe de la vertu la plus sublime de Dieu, dans la résurrection de Jésus Christ, et cette onction briserait en toi ce monstre, et ta première image du paradis serait de nouveau mise en évidence, ainsi le démon perdrait toute sa puissance sur toi et tu deviendrais de nouveau un ange ; mais parce qu'il t'envie ce bonheur, il te tient captive dans tes désirs et dans tes convoitises charnelles ; et si tu n'en es affranchie, tu demeureras séparée de Dieu et tu ne viendras jamais dans notre compagnie.

A ce discours *la pauvre âme affligée* fut saisie d'une telle frayeur qu'elle ne put plus prononcer une seule parole, en entendant qu'elle portait en elle l'image du serpent, qui la séparait de Dieu et que par là le démon la serrait de si près qu'il mêlait des pensées fausses dans sa volonté, qu'il avait un tel pouvoir sur elle, qu'elle était si près de la damnation et qu'elle se trouvait captive dans l'abîme de l'enfer, dans la colère de Dieu, tellement qu'elle commençait à désespérer de sa grâce.

Mais la vertu de son brisement empêchait qu'elle tombât dans le désespoir, de sorte que l'espérance et la doute étaient aux prises en elle ; ce que l'espérance établissait, le doute le renversait ; elle était dans une inquiétude continuelle, tellement qu'enfin elle prit en dégoût le monde avec toute sa beauté et qu'elle ne pouvait plus y prendre aucun plaisir ; toutefois elle ne pouvait encore trouver aucun repos. Une autre fois *l'âme illuminée* revint à elle et la trouvant dans cette angoisse elle lui dit : qu'as-tu ? Veux-tu donc défaillir d'angoisse ? Pourquoi te tourmentes-tu dans tes propres forces et dans ta propre volonté ; quoi que tu ne sois qu'un ver et que par-là ta peine ne fasse qu'augmenter ? Oui, quand tu te submergerais dans le fond de la mer, ou que tu pourrais t'enfuir vers l'aube du jour, ou t'élever au-dessus des étoiles, tu ne pourrais point encore être délivrée ; car plus tu te tourmentes, plus ta nature et ses peines se renforcent, et tu ne saurais avec cela parvenir à aucun repos, car toutes tes forces sont perdues ; comme des choux secs ne peuvent d'eux même reverdir ni reprendre aucune sève pour se réjouir avec les arbres, tu ne saurais aussi, par tes propres forces, atteindre la place de Dieu, et te convertir de nouveau dans ta première forme

angélique ; car tu es morte par rapport à Dieu, tout à fait, comme les choux entièrement privés de leur suc et sève, tu n'es qu'une faim sèche et angoissée, tes propriétés sont en lutte, comme le chaud et le froid, et ne peuvent jamais s'accorder.

La *pauvre âme dit* : que faut-il donc que je fasse pour reverdir de nouveau, et pour reprendre ma première vie dans laquelle je jouissais du repos avant que je devinsse un masque ?

L'*âme illuminée dit* : tu ne dois pas faire autre chose que renoncer à ta propre volonté, alors toutes tes mauvaises propriétés s'affaibliront et se résoudront à la mort ; ainsi tu te replonges avec ta volonté dans l'Un, d'où tu es sortie au commencement ; car tu es maintenant captive dans les créatures ; si donc ta volonté les abandonne, alors les créatures meurent en toi avec toutes leurs inclinations qui t'arrêtent maintenant, en sorte que tu ne peux pas venir à Dieu. Si tu fais de la sorte, Dieu t'envoyé au-devant de toi son amour souverain, qu'il a manifesté en Christ dans l'humanité ; c'est lui qui te rendra la sève et la vie, tellement que tu reverdiras et que tu te réjouiras de nouveau avec les vivants de Dieu. Son image sera aussi retracée en toi et tu seras délivrée de cette image du serpent ; alors tu viendras dans notre chœur des anges et tu seras mon frère.

La *pauvre âme dit* : que faut-il que je fasse pour renoncer à ma propre volonté, au point que les créatures meurent, étant donné que je vis dans le monde et que j'en dois jouir ?

L'*âme illuminée répondit* : maintenant tu tiens l'honneur et les biens temporels, donc avec cela les plaisirs de la chair, pour ta propriété personnelle, et tu fais peu attention à la manière dont tu en uses et dont tu te les procures ; et bien que tu vois le pauvre dans la souffrance, qui néanmoins est ton frère, tu ne l'en délivres pas mais tu tâches plutôt de l'assujettir et tu lui causes de la peine en attirant à toi son œuvre et son travail, et tu te délectes ; avec cela tu es raide et orgueilleux, tu t'élèves au-dessus de lui, et tu le considère comme ton inférieur.

Ainsi l'affligé gémit et se plaint à Dieu de ce que le fruit de sa peine lui soit soustrait et qu'il soit réduit à vivre dans la misère auprès de toi, et par ses soupirs il excite la colère de Dieu en toi, ce qui augmente continuellement tes flammes et tes inquiétudes.

Et ce sont là tes créatures, que tu aimes et pour l'amour desquelles tu a rompu

avec Dieu, y ayant attaché ton cœur ; ainsi elles vivent dans ton amour et tu les nourris par tes désirs et par ton agrément continu : car elles vivent dans ton agrément, en tant que tu y introduis la convoitise de ta vie, cependant ce ne sont que des mauvaises bêtes qui se sont formées en toi par ton amour propre et le plaisir que tu y prends. Et cette image est une bête avec quatre mauvaises inclinations : la première c'est l'orgueil, la deuxième l'avarice, la troisième l'envie, et la quatrième la colère. Et c'est dans ces quatre propriétés que consiste le fondement de l'enfer, c'est ce que tu portes gravé en toi et de quoi tu es entièrement captive ; car ces propriétés vivent dans ta propre vie et c'est par là qu'elle est séparée de Dieu ; de sorte que tu ne peux pas venir à lui, à moins que tu ne quittes ces mauvaises créatures, au point qu'elles meurent en toi. Quant à ce que tu me demandes de t'apprendre, comment renoncer à ta propre volonté, mauvaise et créatrice, pour que tes créatures meurent en toi et que néanmoins tu puisses vivre avec elles dans le monde, je te dis qu'il n'y a qu'un seul chemin pour en venir là, qui est fort étroit et serré et qui te paraîtra au commencement très angoissant pour y marcher ; mais dans la suite tu y marcheras avec joie.

Tu dois bien considérer comme, dans cette vie du monde, tu marches dans la colère de Dieu et dans le fondement de l'enfer, que ce n'est point-là ta véritable patrie et qu'il faut qu'un chrétien marche et vive en Christ et qu'il le suive fidèlement ; qu'autrement il ne peut nullement être un chrétien si l'Esprit et la vertu de Christ ne vit pas en lui au point qu'il lui soit entièrement adonné.

Or le règne de Christ n'est point de ce monde mais il est dans le ciel, c'est pourquoi tu dois être dans une continuelle ascension si tu veux suivre Jésus, quoique selon le corps tu sois obligée de vivre avec les créatures et les soigner. La voie étroite d'une telle ascension continue, dans l'imitation de Christ, est celle-ci : il faut que tu désespères de ton propre pouvoir et de tes forces, car tu n'atteins jamais les portes divines par tes propres efforts : il faut que tu te proposes fermement de t'abandonner tout entier à la miséricorde de Dieu et que tu graves en toi profondément les souffrances et la mort de notre Seigneur Jésus Christ, t'y plongeant avec ta raison et tous tes sens pour y persévérer toujours, désirant y mourir à tes créatures.

Avec cela tu dois te persuader fortement de détourner tes désirs et ton esprit de toute fausse satisfaction, de toute attache aux honneurs et aux biens temporels et éloigner de toi toute iniquité qui pourrait faire obstacle. Il faut que ta volonté soit pure, sincère et disposée à prendre cette sérieuse résolution de ne jamais

rentrer dans tes fausses créatures, mais de les quitter sans délai et d'en détourner ton esprit ; ainsi que de marcher dès cette heure dans le chemin sincère de la vérité et de la justice, et de suivre la doctrine de Christ.

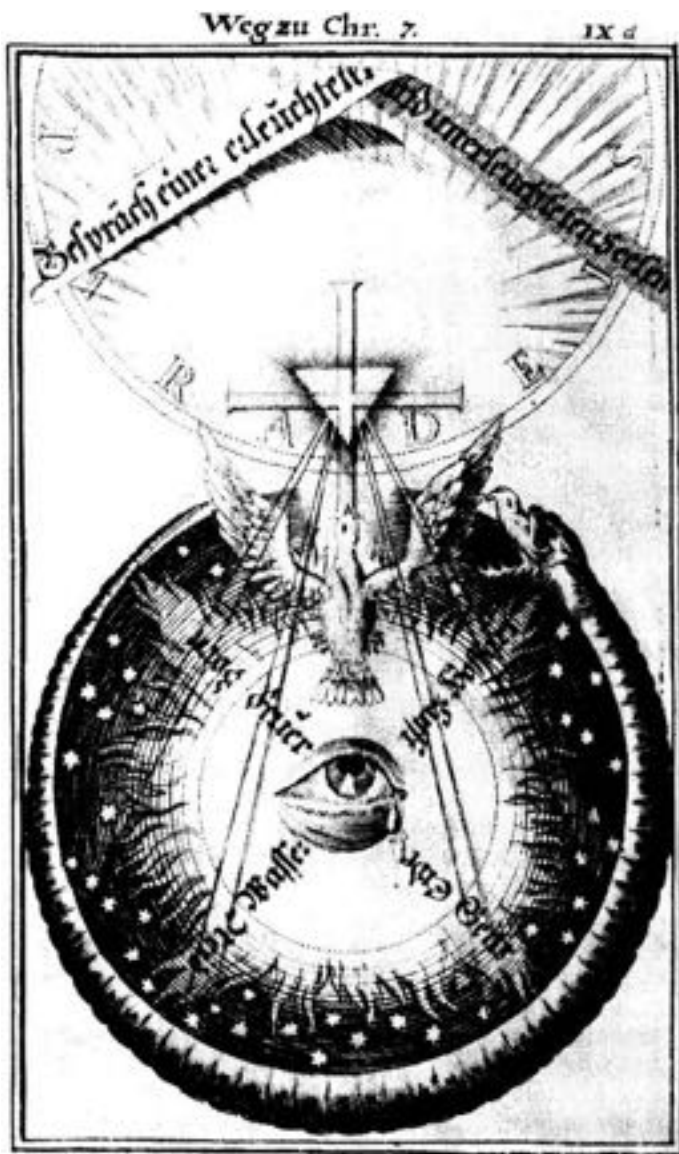


Planche tirée du Chemin pour aller à Christ.

Tableau extrait de Theosophia Revelata, Leiden, 1730. « Entretien d'une âme illuminée avec une autre qui n'est pas illuminée. »

Et comme alors tu te proposeras de te défaire des ennemis de ta propre nature tu dois ainsi pardonner à tous tes ennemis extérieurs et par contre leur donner ton amour, afin qu'il n'y ait aucune créature qui puisse s'accrocher à ta volonté et te faire obstacle, mais que ta volonté soit entièrement dégagée de toutes les créatures.

Il faut aussi que tu te disposes à abandonner de bon cœur, si tu y es appelé, tous tes honneurs et tes biens temporels, pour l'amour de Christ, et que tu ne t'attaches à aucune terrestre pour l'aimer, mais tu dois te considérer, dans ton état et avec tes biens et honneur temporels, uniquement comme un serviteur de Dieu et de tes frères chrétiens et comme l'économe de Dieu dans ton emploi ; il faut que les yeux pleins d'orgueil de l'amour propre soient abattus et humiliés au point qu'aucune créature n'y demeure qui puisse emplir les sens d'images.

Avec cela tu dois fortement te persuader que tu obtiendras certainement la grâce promise dans le mérite de Jésus Christ, l'épanchement de son amour, qui t'affranchira des créatures et éclairera ta volonté et t'embrasera des flammes de son amour, par quoi tu seras victorieux de Satan.

Non que tu pusses ou voulusses faire quelque chose, mais tu dois graver en toi les souffrances et la résurrection de Christ et les considérer comme des choses qui t'appartiennent en propre, et par lesquelles tu veux détruire et renverser le règne du diable en toi et faire mourir tes créatures. Tu dois prendre la résolution d'y entrer sur le champ, sans jamais vouloir en sortir, mais d'abandonner à Dieu ta volonté dans toutes tes entreprises et dans toutes tes actions, afin qu'il dispose de toi et qu'il opère en toi tout ce lui plaira.

Si donc ta volonté et ta résolution sont ainsi disposées, alors ta volonté passe à travers toutes tes créatures et se retrouve purement en la présence de Dieu, environnée du mérite de Jésus Christ. Dans cet état ta volonté peut aller au Père avec l'enfant prodigue et se prosterner devant lui, devant sa face, pour lui faire sa confession, mettant toute sa force dans cette action, confessant ses péchés devant Dieu, sa désobéissance et son égarement, non seulement en paroles mais avec toute sa force ; ce qui n'est toutefois qu'une intention car l'âme ne peut rien d'elle-même.

Dans cette disposition, quand le Père éternel apercevra ton retour à lui avec une telle repentance et une telle humilité, il te fera entendre intérieurement sa voix et dira : « Vois, c'est mon fils, que j'avais perdu, il était mort et il est retourné

en vie. » Il viendra au-devant de toi avec la grâce et l'amour de Jésus, il t'embrassera avec les rayons de son amour et il te baisera avec l'esprit de sa force ; tu y trouveras des forces pour continuer ta confession et pour prier avec ferveur.

Et c'est ici le lieu indiqué où lutter sous le regard divin ; si tu persévères ici constamment et si tu ne te détournes pas, tu verras et tu sentiras de grandes merveilles : car tu sentiras en toi comment Christ donnera l'assaut à l'enfer et brisera tes bêtes ; quelles émotions et détresses s'élèveront en toi et comment tes péchés inconnus se réveilleront, premièrement, et tâcheront de te séparer de Dieu et de te faire retourner en arrière ; tu sentiras véritablement comment la vie et la mort seront aux prises l'une avec l'autre, et tu sentiras ce qu'est le ciel et l'enfer.

Mais pour cela tu ne dois pas buter mais demeurer ferme, et ne point dévier ; à la fin toutes tes mauvaises bêtes deviendront infirmes et s'affaibliront, elles se résoudront à la mort, et ta volonté se fortifiera et sera en état de soumettre les inclinations mauvaises ; ainsi ta volonté et ton esprit monteront tous les jours au ciel, et tes créatures mourront aussi chaque jour ; et tu recevras vraiment un esprit nouveau et tu commenceras de devenir une nouvelle créature, renouvelée, à l'image de Dieu et affranchie du masque de nature bestiale ; ainsi tu reviendras au repos et tu seras délivrée de ton angoisse.

Dès que la pauvre âme eut commencé à suivre ce procédé, et à pratiquer ces instructions, elle crut d'abord être victorieuse ; mais la porte du ciel et de la grâce était fermée à tous ses efforts, comme si elle eut été rejetée de Dieu et elle ne reçut aucun regard de grâce. Alors elle pensa en elle-même tu ne t'es pas encore justement donnée à Dieu, tu ne dois prier pour rien ni rien demander à Dieu, mais il faut que tu te livres à son jugement, afin qu'il fasse de toi tout ce qu'il lui plaira, car tu n'es pas digne de lui parler. Ainsi elle s'enhardit à s'abaisser de cette manière et à renoncer entièrement à sa propre volonté.

Et dès qu'elle eut exécuté cette résolution, elle entra dans la conviction la plus vive des péchés qu'elle avait commis et pleura amèrement sa difformité, et le fait que les créatures avaient leur demeure en elle et sa douleur ne lui permettait pas de prononcer une seule parole devant Dieu, sinon de méditer au milieu de sa contrition sur les souffrances amères et la mort de notre Seigneur Jésus Christ, sur l'extrême angoisse et tourment qu'il avait souffert pour l'amour d'elle, pour la délivrer d'une telle angoisse et misère et pour retracer l'image de Dieu en

elle ; elle s'y abîma et commença à déplorer son aveuglement et sa négligence, du fait qu'elle ne lui avait jamais rendu grâce et qu'elle n'avait jamais médité sérieusement sur un si grand amour, qu'elle avait si mal passé son temps et qu'elle n'avait point fait attention au moyen de participer à cette grâce ; mais qu'au contraire elle avait pendant ce temps rempli son esprit des images des vains plaisirs du monde et des choses terrestres, d'où elle avait contracté de telles inclinations bestiales, de sorte qu'elle en était maintenant plongée dans la misère, n'osant plus lever les yeux jusqu'à Dieu, de honte et de confusion, qui lui cachait le visage de sa face et ne voulait plus jeter un regard sur elle.

Et lorsqu'elle était dans ces gémissements et dans ces pleurs, elle se trouva attirée dans l'abîme de la cruauté comme si elle eût été devant les portes de l'enfer et qu'elle dût maintenant périr : il lui semblait qu'elle allait perdre le sens, étant entièrement délaissée, avec cela elle oublia aussi toutes ses œuvres et tout ce qui la concernait, comme si elle eut dû entièrement se livrer à la mort et n'être plus une créature au point qu'elle se livra en effet à la mort, sans toutefois souhaiter autre chose que de mourir et périr en la mort de son Sauveur Jésus Christ, qui avait souffert pour elle un si grand martyre et qui s'était livré à la mort pour elle ; toutefois dans cette défaillance, elle commença à soupirer et à invoquer dans son intérieur la miséricorde de Dieu et à s'y plonger entièrement. Or comme elle s'exerçait de cette sorte, la face gracieuse de l'Amour de Dieu lui apparut et la pénétra comme une grande lumière ; ce qui la rendit en même temps toute tremblante et pleine de joie ; et ce fut alors qu'elle commença à prier à bon escient et à rendre ses actions de grâce au Très Haut d'une si grande faveur, étant transportée de joie de se voir délivrée de la mort et de l'angoisse de l'enfer.

C'est alors qu'elle goûta les douceurs divines et la vérité de ses promesses. Alors tous les mauvais esprits, qui l'avaient tourmentée jusque-là, et qui avaient arrêté la grâce de Dieu la délaissèrent sur le champ, et les noces de l'Agneau furent célébrées, et les fiançailles de la noble Sophie avec l'âme ; l'anneau du sceau de la victoire de Christ fut imprimé dans son essence et elle fut de nouveau reçue au nombre des enfants et des héritiers de Dieu. Pendant que ces choses se passaient, l'âme tressaillait de joie, et elle commença à opérer dans cette force et à célébrer les merveilles de Dieu, s'imaginant pouvoir désormais marcher sans interruption dans cette joie et dans cette vertu. Mais il lui survint du dehors des opprobres et du mépris de la part du monde, et au dedans de grandes tentations telles qu'elle douta si son fond était de Dieu et si elle avait vraiment reçu sa grâce.

Car le calomniateur s'approcha d'elle à dessein d'anéantir en elle cette voie et de la jeter dans le doute lui disant intérieurement : non, cela n'est point de Dieu, cela n'a été que ta propre imagination. La lumière divine se retira aussi d'elle, et ne faisait que rougeoyer dans le fond intérieur comme un feu couvert, de sorte que la raison se regardait comme tout à fait folle et abandonnée et elle ne savait où elle était, s'il était certain qu'elle eût senti la lumière de la grâce divine, sans toutefois pouvoir renoncer à cette idée.

Car l'amour ardent de Dieu avait été semé en elle, d'où il résultait une grande faim et soif des douceurs divines, et elle recommença à prier à bon escient et à s'humilier devant Dieu et à sonder soigneusement toutes les mauvaises inclinations de ses pensées et à les rejeter. Par-là la volonté de la raison fut brisée et les mauvaises inclinations naturelles furent de plus en plus mortifiées : ce qui causa beaucoup de douleurs à la nature du corps et la fit tomber dans une défaillance comme dans une espèce de maladie ; toutefois ce n'était pas une maladie naturelle mais seulement une espèce de mélancolie de la nature terrestre du corps, pour briser ses fausses convoitises.

Or la raison terrestre se trouvant ainsi abandonnée, et la pauvre âme voyant qu'au dehors elle était exposée au mépris du monde parce qu'elle ne voulait plus marcher dans la voie des impies, et qu'aussi elle était attaquée au dedans par le calomniateur qui se moquait d'elle et ne cessait de lui mettre devant les yeux les richesses, la beauté et la gloire du monde, la faisant passer pour folle, elle pensait : Ô Dieu éternel ! que faut-il que je fasse pour parvenir au repos ?

Dans cette méditation elle rencontra de nouveau *l'âme illuminée*, qui lui dit : qu'as-tu pour être si triste ? *L'âme répondit* : j'ai suivi ton conseil, sur quoi j'ai reçu un rayon de la douceur divine ; mais elle s'est retirée de moi et maintenant je me trouve délaissée et en de grandes tentations : extérieurement, devant le monde, tous mes meilleurs amis m'abandonnent et se moquent de moi, je suis aussi intérieurement assiégée de doutes et d'anxiété, et je ne sais ce que je dois faire.

L'âme illuminée dit : maintenant tu me plais bien, car c'est maintenant que notre doux Seigneur Jésus Christ marche avec toi et en toi dans la voie de son pèlerinage terrestre, comme il l'a fait ici-bas dans ce monde, où il a toujours été exposé à des contradictions et où il n'avait rien en propre ; maintenant tu portes sa marque, ne t'en étonne pas, car il faut que cela soit ainsi afin que tu sois purifiée et éprouvée.

Car dans cette tribulation tu auras souvent l'occasion de prier Dieu par une ardente faim et le désir de la délivrance ; et par une telle faim et soif tu attires la grâce de Dieu intérieurement et extérieurement en toi.

Car il te faut croître par le haut *et* par le bas dans l'image de Dieu ; comme un jeune arbre est agité par les vents et exposé au froid et au chaud, et tire en soi des forces par le haut et le bas, il faut qu'il essuye plusieurs bourrasques et qu'il court bien des risques avant de devenir un arbre fait, capable de porter du fruit ; car dans cette agitation, la force du soleil devient mobile en lui, elle doit teindre et pénétrer ses propriétés sauvages pour qu'il prenne de l'accroissement.

Maintenant il faut aussi que tu témoigne de ton combat de chevalier en l'esprit de Christ et que tu coopères toi-même, car c'est maintenant que le Père éternel engendre son Fils en toi par la puissance de son feu, et le Fils change ce feu en une flamme d'amour, si bien que du feu et de la lumière se forme un être unique, lequel est un véritable temple de Dieu.

Maintenant il faut que tu reverdisses dans le Cep de Christ, dans la vigne de Dieu, et que tu portes des fruits par la doctrine et par la vie, et que ton amour, étant un bon arbre, fasse paraître sa fertilité : car c'est ainsi que le paradis doit reverdir en toi par la force de Dieu et que l'enfer, en toi, doit être converti en ciel.

C'est pourquoi ne te laisse pas détourner par les tentations de Satan, car il combat pour le royaume qu'il avait usurpé en toi ; s'il vient à le perdre il sera couvert de honte et il sera réduit à prendre la fuite ; c'est pourquoi il te recouvre au dehors avec la moquerie du monde afin que sa honte ne vienne pas en évidence et que tu demeures cachée aux yeux du monde.

Car dans ta nouvelle naissance tu es dans le ciel, dans une harmonie divine ; c'est pourquoi sois patiente et attend le Seigneur ; en tout ce qu'il t'advient, souviens-toi seulement que c'est le Seigneur qui le fait pour ton amendement. Ainsi l'âme illuminée prit congé d'elle. Cette âme soucieuse commença donc son chemin dans la patience, dans l'espérance et dans la confiance en Dieu, prenant chaque jour de nouvelles forces ; ses mauvaises inclinations mouraient aussi de jour en jour jusqu'à ce qu'elle parvînt à un degré de grâce fort sublime et que les portes de la manifestation divine fussent ouvertes et que le royaume des cieux se manifestât en elle.

Ainsi elle entra dans le vrai repos et redevint un enfant de Dieu. Qu'il lui plaise de nous accorder à tous la même grâce !

Amen.

De la vie Supra Sensorielle

Le petit ouvrage de Jacob Boehme intitulé « De la vie Supra Sensorielle » se caractérise par son volume et surtout par son vocabulaire. Contrairement aux autres œuvres, ce petit livre est en effet écrit dans un style parlé direct, du fait qu'il est rédigé sous forme d'un entretien entre un maître et son élève.

Tout homme qui prend ce livre en main est touché par la force intérieure, la conviction intérieure et la foi qui émanent de ce dialogue. L'homme qui désire mettre de l'ordre dans son chaos intérieur, qui recherche le calme et la compréhension, n'a qu'à ouvrir ce petit ouvrage et c'est souvent déjà suffisant pour qu'il ressente cette force dans la pureté de son langage et de ses images. Les indications et les réflexions de Boehm, en outre, sont ici d'une signification particulière pour un élève de l'École Spirituelle. L'auteur montre, en effet, à l'élève de l'École Spirituelle gnostique l'unique et véritable manière de vivre.

Dans la préface de la première édition néerlandaise, en décembre 1939, on lisait : « Puisse cet ouvrage profiter à ceux qui ont le désir véritable de commencer à faire pénitence. Ils sentiront d'où proviennent les paroles qu'il contient. »

Cet ouvrage indique le principe de vie spécifique de l'élève, principe de vie déterminé par le processus de développement intérieur où il s'est placé, principe caractérisé par la volonté d'effacer les imperfections du soi. C'est à cela que se réfère tout l'ouvrage de Boehme, c'est cela qu'il explique, en montrant le chemin pour y parvenir de l'unique et juste manière.

Ce processus de développement intérieur, dans lequel la repentance joue un si grand rôle, est décrit par Jan van Rijckenborgh en différents endroits de ses œuvres. Dans les *Noces Alchimiques de Christian Rose-Croix*, Tome 1, il décrit par exemple comment l'élève, par son entrée dans l'École de la Rose-Croix d'Or, est relié au Premier Mystère, à la force agissante de la Fraternité de la Rose-Croix. Par cette liaison, la force gnostique pénètre le cœur et réveille l'activité de la rose du cœur. L'action de cette force et le développement intérieur

éveilleront également l'entendement gnostique dans le sanctuaire de la tête. La nouvelle âme est née. Jan van Rijckenborgh, à ce sujet, parle de la première voix de l'âme, qui se fait entendre à l'élève dès qu'a lieu cette première liaison avec la Gnose.

La seconde voix de l'âme parle lorsque la force gnostique agit dans le champ de respiration de l'élève. C'est ce que van Rijckenborgh nomme la liaison avec le Second Mystère. Dans la symbolique des *Noces Alchimiques*, c'est le Second Jour. Enfin, comme troisième phase, l'élève est alors admis dans le Troisième Mystère : la force gnostique agit dans le véhicule éthérique. L'élève entre en liaison avec la Fraternité du Saint Graal. Dans la seconde phase de l'apprentissage, en liaison avec le Second Mystère, l'élève est confronté aux mouvements émotionnels de l'astral de son état de vie propre et à ceux du champ astral dialectique. C'est aux moments où de nombreuses incitations des forces astrales tentent de lier l'élève plus fortement à la nature dialectique et d'étouffer la première voix de l'âme, que le clair langage de Boehme est un soutien et une aide.

Cette seconde phase exige que l'élève purifie sa pensée en écoutant cette première voix de l'âme. C'est le nouveau penser qui purifiera le champ de respiration de l'élève, son manteau astral. C'est ainsi qu'il pourra se fermer aux influences astrales. Grâce au penser renouveler, la qualité de la substance astrale des véhicules s'accorde à la pure substance astrale du champ de force de l'École Spirituelle. Par ce comportement, l'état véhiculaire devient réceptif aux courants de l'astral pur qui, par le foie, pénètrent à l'intérieur du système de l'élève et agissent en lui. Il n'y a alors plus de place en lui pour les courants de l'astral impur.

L'élève entre dans cette seconde phase comme Christian Rose-Croix, au Second Jour, chemine vers la salle des Noces. C'est l'intégration croissante dans un comportement tel qu'il est décrit en images symbolique dans les *Noces Alchimiques*, par exemple : « Malgré de nombreuses bifurcations, j'arrivais toujours à garder la bonne direction grâce à ma boussole, car je ne voulais pas dévier d'un pas du méridien, bien que le chemin fût parfois si rocailleux et mal tracé que j'avais souvent des doutes. »

Elle est la signature du dévouement absolu à la voix intérieure de l'âme, l'orientation inconditionnelle sur la « boussole » intérieure, que l'élève découvre dans cet ouvrage de Boehme. C'est la raison pour laquelle ce livre peut-être d'un

grand soutien dans cette phase mouvementée de l'apprentissage. L'élève qui imite Christian Rose-Croix et ne veut pas s'écarter du « méridien » considérera ce livre comme un « compendium »; L'aspiration, à différents degrés d'intensité, à la lucidité absolue, à la compréhension des impressions de l'âme, caractérise un tel élève.

Le livre de Boehme commence ainsi :

« **Le disciple au Maître** : Comment puis-je parvenir à la vie suprasensorielle, de telle façon que je voie Dieu et l'entende parler ?

Le Maître : Si tu peux t'élever pour un moment jusqu'à l'endroit où nulle créature n'habite, tu entendras Dieu.

Le disciple : cela est-il loin ou près ?

Le Maître : c'est en toi. Si tu peux garder le silence pour une heure, dans ton vouloir et dans tes sens, tu entendras des paroles de Dieu inexprimables. »

C'est intérieurement que résonne la voix de Dieu. C'est intérieurement que se fait la liaison avec la Gnose ; c'est intérieurement que l'on est ancré dans l'École Spirituelle. C'est pour cette raison que l'apprentissage est d'abord intérieur ; c'est dans la force libérée à l'intérieur du champ de force que nous pouvons parcourir un chemin intérieur. Tel est pour l'élève le but central de sa vie. Tout doit s'orienter sur cela. Les caractéristiques de cet état de vie, Boehme les décrit en divers endroits du dialogue. C'en est, en fait, le thème dominant.

Il en donne, par exemple, la description suivante :

« **Le Maître** : Souviens-toi de ces paroles de notre Seigneur Jésus Christ : Si vous n'êtes changés et ne devenez comme des petits enfants, vous ne pouvez voir le royaume de Dieu » (Matthieu, 18,3). Donc si tu souhaites être un avec toutes choses, il faut renoncer à toutes choses, en détourner tes désirs et ne plus les convoiter, ni se préoccuper de rien, ni rien posséder en propre. Car lorsque tu te saisis de quelque chose avec le désir, et que tu en prends possession, cette chose ne fait plus qu'un avec toi et avec ta volonté, alors tu es obligé d'en prendre et de la considérer comme ta propre substance. Mais si tu ne saisis rien par le désir, tu restes libre de toutes choses et tu règnes sur toutes choses... Quant à ce que tu m'as demandé au sujet de la manière de parvenir à cet état, considère

les paroles de Christ, qui dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean, 15,5). Tu ne saurais, par tes propres forces, parvenir à ce repos où nulle créature ne te touche plus, à moins de vouer complètement ta vie au service de notre Seigneur Jésus Christ, que tu lui livres ta volonté et ton désir entiers et que tu ne veuilles plus rien sans lui. »

On peut comparer la force astrale à une mer, dont les vagues et les courants propulsent l'homme. Soulevé par le mouvement des vagues, l'homme découvre des horizons toujours nouveaux. La dialectique « dévoile », dans toutes les phases de la vie, des perspectives toujours nouvelles. Le mouvement descendant lui apporte déception et échec. L'homme est stimulé par ces deux mouvements ; l'impulsion du désir l'anime et le pousse en avant vers de nouveaux objectifs. Bien qu'il semble que ce soit l'homme qui, par ses propres efforts, détermine sa vie, c'est la « mer » qui l'entraîne et le roule en avant, le soulève et l'enfonce, et qui fixe les frontières à l'intérieur desquelles il peut donner forme à sa vie.

Le revirement dont parle Boehme est donc radical : il faut donner à la voix de l'âme la place centrale et ignorer les incitations de la dialectique. L'élève ne peut accomplir ce processus qu'en liaison avec le champ de force de l'École, dans la force de Christ. C'est sur cette base, qu'il peut échapper à l'entraînement de la « mer ».

« Tu ne saurais, par tes propres forces, parvenir à ce repos où nulle créature ne te touche plus, à moins que tu ne voues complètement ta vie à notre Seigneur Jésus-Christ, et que tu lui livres ta volonté et ton désir entiers et que tu ne veuilles plus rien sans Lui. »

L'élève qui s'efforce d'adopter ce comportement échoue sans cesse. Les multiples émotions, les multiples stimulations astrales en provenance de son être et du champ astral qui l'entoure, le submergent. Ces forces l'écartent du « méridien ». Souvent même avant qu'il en soit conscient, son désir se porte vers les images qui proviennent du moi. Ces liaisons lui font perdre la pureté du but et le prennent dans le filet de ses propres sentiments ; des intentions contradictoires et des pensées incontrôlables en sont la conséquence.

C'est pourquoi l'élève désespéré se pose la question : comment échapper à cela ? Il entend la voix de l'âme, mais en même temps la force intérieure est insuffisante pour mettre fin à la confusion intérieure — qui provient du fait qu'il est pourchassé par la volonté et la force astrale. L'élève a le sentiment de ne pas

pouvoir échapper à ses imperfections. Mais Jacob Boehme lui montre le chemin qui délivre de cette tension intérieure et de la contrariété de sa propre impuissance. Il s'exprime ainsi sur le sujet :

Le Maître : Écoute les paroles de notre Seigneur Jésus Christ : « Si vous gardez ma parole, ma parole demeurera en vous » (Jean, 8,51). Si tu demeures dans la parole de Christ avec ta volonté, sa parole et son Esprit demeureront en toi ; mais si ta volonté se porte vers tout le créé, tu romps avec Lui. Aussi tu ne saurais te préserver si tu ne restes continuellement dans l'humilité et dans une continuelle repentance. Il faut que tu sentes un regret continu de ce que les créatures vivent en toi. Si tu fais cela, tu meurs journallement aux créatures en toi, et avec ta volonté tu t'élèves journallement vers le ciel. »

Ces paroles donnent à chaque élève la solution de ses problèmes. Tournez-vous vers la voix de l'âme et, dussiez-vous échouer, allez de l'avant, dans la notion de votre échec, mais dans la repentance, ainsi que Boehme le montre clairement. C'est par là que la faute est expiée et la force intérieure consolidée. La même idée résonne à travers les paroles de Christian Rose-Croix citées plus haut : « Je ne voulais pas dévier d'un pas du méridien, bien que le chemin fût parfois si rocailleux et mal tracé que j'avais souvent des doutes. »

Boehme donne de nombreuses et précieuses dans son livre : c'est le livre de l'acte. Mais il y a aussi des passages de nature plus philosophique, qui expliquent la situation de l'élève. Dans les dernières pages, Boehme indique, par exemple, la nature des forces astrales, à savoir : leur dynamisme et leur caractère propulsif. Traduits en concepts propres à la vie quotidienne. Boehme parle d'efforts et de combats. En tout ce que l'homme fait, la résistance doit être vaincue. Résistance du corps, résistance de nature psychique, résistance de l'environnement sous forme des caractéristiques matérielles du champ de vie, et résistance des hommes que l'on rencontre. Le combat naît de l'intensification de ces résistances, combat mené ouvertement aussi bien que secrètement et qui lie pleinement l'homme à l'objet de la lutte et à toutes ses conséquences.

Boehme montre à l'élève que c'est à travers le combat qu'il découvrira l'essence de l'existence. L'homme fera inévitablement l'expérience qu'il existe deux ordres de nature distincts. Dans l'effort, dans le combat, l'homme découvre en effet la loi globale de ce champ de vie : la loi de cause à effet. Cette loi absolue brise ce que l'on édifie à grand peine, ce que l'on vainc par la lutte. C'est à travers cette expérience que l'élève découvre la loi véritable qui agit derrière

tous les phénomènes de la vie. Boehme présente ce point comme suit :

« La vie est dans le combat, pour se manifester, pour acquérir l'expérience, pour reconnaître la sagesse et pour servir à la joie éternelle de la victoire... Ainsi Dieu a mis toutes choses dans la libre volonté, afin que la domination éternelle selon l'amour et la colère, selon la lumière et les ténèbres, soit manifestée et connue, et que chaque vie détermine et suscite son propre jugement ... C'est pourquoi la joie des saints naît de la mort de la chandelle, par sa consommation par le feu, afin que, par ce moyen, la vie soit affranchie du tourment de la nature et qu'elle puisse posséder un autre monde. La lumière a tout à fait une autre qualité que le feu. Elle se communique elle-même, tandis que le feu prend de soi-même et consume. Ainsi la vie sainte de la mansuétude grandit par la mort, lorsque la volonté propre meurt et que la volonté pleine d'amour de Dieu règne seule et opère tout en tout. »

Plus le comportement met le moi de côté, plus les incitations de la substance astrale sont repoussées, si l'on se fonde sur la seconde voix de l'âme qui se fait mieux entendre, plus le feu enflammé dans le Premier Mystère s'embrace fortement dans le cœur. Toutes les imperfections s'y consomment ; tous les liens du moi s'y dissolvent. Alors l'élève va manifester dans sa vie ce feu enflammé par Dieu ; il répand la lumière. Il adopte le comportement qui donne une importance centrale à la responsabilité envers autrui. C'est sur le fondement du feu de l'amour embrasé dans le cœur, « le feu qui saisit et consume », que s'exerce le véritable amour du prochain.

Ce petit livre de Boehme fait comprendre la signification de la confiance absolue en Dieu, de la parfaite orientale sur le royaume du cœur. C'est pourquoi il est pour tout élève d'une inestimable valeur.

Fragments des œuvres de Jacob Boehme

Les trois mondes

Jamais, en effet, je n'ai nourri le désir de connaître quelque chose du Mystère divin, encore moins compris comment le chercher et comment le trouver. Mon ignorance était du genre de celle des laïcs, dans leur simplicité. Je cherchai uniquement le cœur de Christ pour m'y cacher du coléreux courroux de Dieu et des attaques du diable, et avec sérieux je priai Dieu de me donner son Esprit saint et sa grâce pour qu'il me bénît en lui et pour qu'il me conduisît, pour qu'il m'ôtât ce qui me détournait de lui, afin que je m'abandonnasse entièrement à lui, afin que je ne vécusse pas suivant ma volonté, mais suivant la sienne, afin qu'il fût mon unique guide, et afin que je pusse être son enfant dans son fils Jésus-Christ.

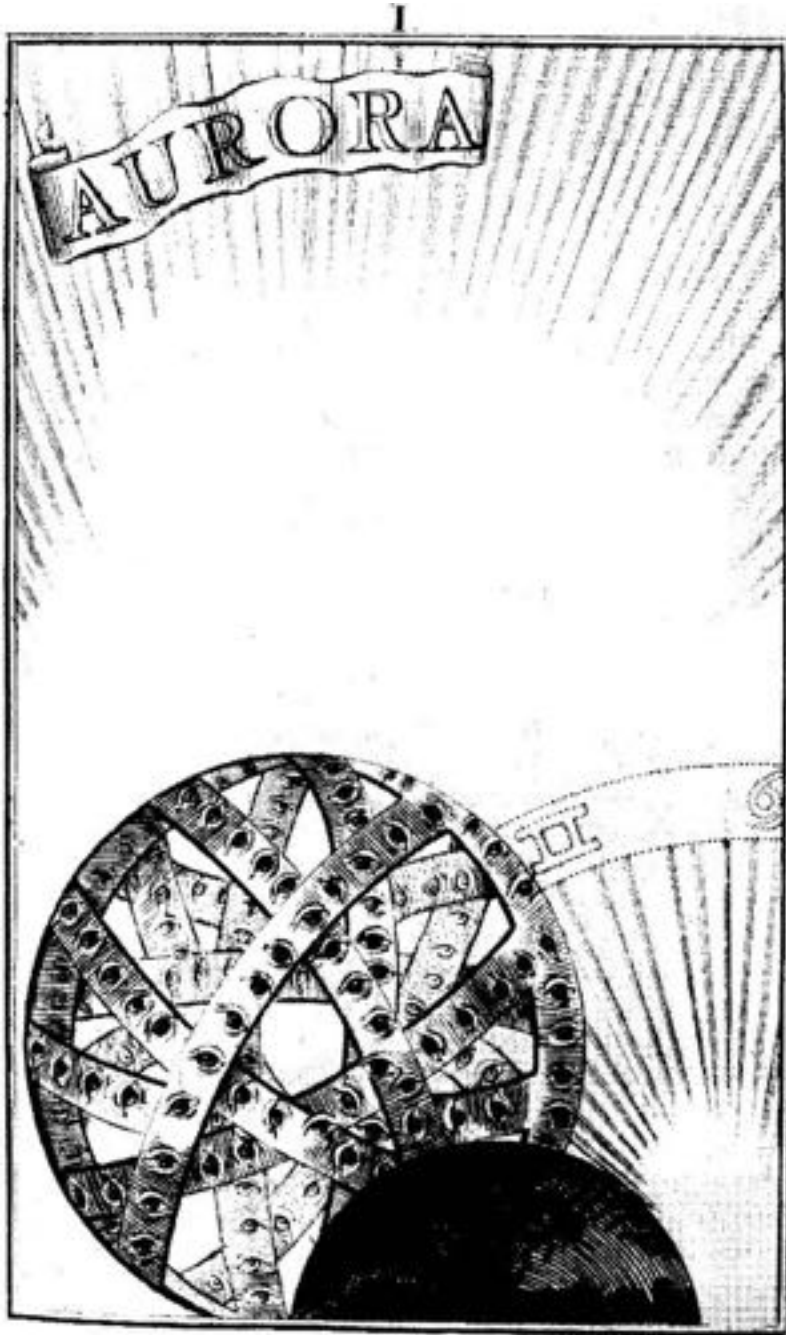
Dans cette recherche et dans ce désir qui m'animaient avec un sérieux extrême, et durant lesquels j'ai subi de violentes attaques — je préférais cependant renoncer à la vie plutôt que de me démettre et d'abandonner —, la porte s'était ouverte, devant moi, si bien qu'en un quart d'heure j'ai vu et j'ai su plus que si j'avais fréquenté l'Université pendant de nombreuses années. Cela m'a grandement étonné, je ne savais pas ce qui m'arrivait, et alors, j'ai tourné mon cœur vers Dieu pour le louer.

En effet, je vis et je connus l'être de tous les êtres, le fond et le sans fond, également la naissance de la sainte trinité, l'origine et l'état originel de ce monde et de toutes les créatures par la Sagesse divine. Je connus et je vis en moi-même les trois mondes :

En premier lieu le monde divin, angélique et paradisiaque ; ensuite le monde ténébreux, cause de la nature du feu ; et troisièmement ce monde extérieure et visible, qui est une création et une génération des deux mondes intérieurs spirituels, ou un être exprimé issu d'eux.

Je vis et je connus l'être du bien et du mal et comment l'un sort de l'autre.

Jacob Boehme (Epîtres Théosophiques)



Aurore, de Theosophia Revelata, Leiden, 1730.

Livres

Pour parvenir à la connaissance, je ne rassemble pas de signes graphiques extraits de nombreux livres, puisque je possède les signes graphiques en moi-même. Car le ciel et la terre et Dieu même sont situés en l'homme. L'homme ne pourrait-il alors lire dans le livre qu'il est lui-même ? Quand bien même je ne possèderais pas d'autre livre que celui que je suis moi-même, j'aurais pourtant assez de livres. Car la Bible tout entière se trouve en moi. Si je possède l'esprit de Christ, que ferais-je donc de plus de livres ?

Jacob Boehme (Extrait de l'Aurore naissante)

Microcosme

« L'homme est un monde en lui-même. C'est pourquoi il est appelé « microcosme ». Si je voulais décrire pleinement le microcosme, donc l'homme, je devrais alors posséder une connaissance complète de toutes les créatures du monde entier. Cela veut dire que je devrais connaître la force propulsive du monde entier, ciel et terre, avec tout le créé. Car l'homme est formé du ciel et de la terre et de tout le créé, selon sa partie mortelle et soumise à la mort, tandis que toute la masse terrestre - qui est le grand monde - est rassemblée en un seul homme. Car tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre se trouve aussi en l'homme.

Valentin Weigel (1533-1588)

Enthousiasme

J'ai lu beaucoup d'écrits de maîtres éminents dans l'espoir d'y trouver fondements et justes profondeurs, mais n'y ai rien rencontré d'autre qu'un esprit à demi-mort qui s'inquiétait de sa santé et qui, par suite de sa grande faiblesse, ne pouvait parvenir à une force accomplie.

Souvent le feu ardent m'aiguillonne si vivement que main et plume interviennent trop tard, car il en va comme d'une pluie torrentielle : qui en est transpercé, en est transi.

S'il était possible à un homme de tout appréhender en soi et de le mettre par écrit, cela serait triplement fondé et même mieux. Mais c'est que cela n'est pas possible.

L'occasion ne s'est jamais présentée de réfléchir à la signification juste de ce qui est écrit, car tout était axé sur l'Esprit et tout s'accomplit plus d'une fois si rapidement que les mains de l'écrivain tremblaient en raison de la tâche inhabituelle.

J'ai toujours transcrit ce que l'Esprit me commandait d'écrire, sans lâcher la bride à mon entendement ; je considère donc cela non pas comme l'ouvrage de ma raison — qui serait beaucoup trop faible pour ce faire — mais comme l'œuvre de l'Esprit.

Jacob Boehme

Philosophie — astrologie — théologie

1. Dans la *philosophie*, on considère la puissance divine ; ce que Dieu est ; comment la qualité de la nature, des étoiles et des éléments est dans l'essence de Dieu, origine de toute chose ; comment, dans l'essence de Dieu, est la qualité du ciel et de la terre, ainsi que des anges, des hommes et des démons, de même que celle du ciel et de l'enfer et de tout le créé. En outre on considère les deux qualités de la nature, dans la juste connexion de la connaissance de l'Esprit, par la force entraînant et propulsive de Dieu.
2. Dans l'*astrologie*, on considère les forces de la nature, des étoiles et des éléments ; comment sont venues de là toutes les créatures ; comment ces forces règlent, gouvernent et agissent en toutes choses ; comment, par leur moyen, le mal et le bien opèrent dans l'homme et dans la bête ; d'où il ressort que le mal et le bien se trouvent dans ce monde et le gouvernent ; et comment l'enfer et le royaume de ciel y subsistent.
3. Dans la *théologie*, on considère le règne du Christ ; quelle en est la qualité ; comment il est en opposition au règne infernal ; comment dans la nature il s'agite et combat contre ce règne infernal ; comment les hommes peuvent,

par la foi et par l'esprit, soumettre ce règne infernal, triompher dans la force divine et obtenir dans le combat la béatitude éternelle comme gage de victoire ; en outre, comment l'homme se jette lui-même dans la perdition par l'opération de la qualité infernale ; quelle sera l'issue des deux.

Jacob Boehme
(Extrait de l'Aurore naissante)

Jacob Boehme, pôle d'attraction exceptionnel

Le lecteur lit dans un écrit sa propre histoire intérieure. C'est à travers sa propre histoire qu'il lit la relation de l'écrivain. Plus les deux récits se ressemblent, plus le lecteur a de la sympathie pour l'écrivain. Lorsqu'on la reconnaît par la lecture, la vérité devient visible, les valeurs exprimées aussi. L'écrivain qui, dans sa relation, s'efforce d'éclairer Dieu et Sa création est un pôle attractif pour les hommes qui souhaitent savoir quelque chose sur Dieu et Sa création.

Jacob Boehme était, et est toujours, un pôle d'attraction tout à fait exceptionnel pour l'occident. Son histoire, ses écrits parlent à un très grand nombre d'hommes. Ce qu'il relate est devenu pour beaucoup partie intégrante de ce qu'ils disent de Dieu et de la création, de l'homme et de ses possibilités. Beaucoup d'hommes utilisèrent, et utilisent toujours, les écrits de Jacob Boehme pour donner forme à leur propre voyage de recherche, pour l'extérioriser et pour l'accepter en tant que vérité, en tant que leur vérité. Autour de l'œuvre de Jacob Boehme et grâce à elle, des hommes se sont rassemblés et, la prenant comme référence au cours de leurs entretiens mutuels, ont fait progresser leur recherche au plus profond de leur être intérieur.

Un homme ne devient pour les autres un pôle directeur que s'il est original. Une œuvre n'est un pôle directeur que si elle est originale. Une œuvre n'est originale que si ses racines plongent dans l'origine, dans la source. L'œuvre de Jacob Boehme est originale, elle provient de la source. Une œuvre originale est une création. Créer c'est puiser à la source ; c'est donner forme à l'informe. L'homme qui remonte jusqu'à la source fait l'expérience de l'informe. Par le processus de création, la source jaillissante est canalisée et passe par des lits nouveaux ou déjà existants. Tout travail original est un composé de lits nouveaux ou déjà existants. L'œuvre de Jacob Boehme est une composition de notions nouvelles et de conceptions déjà existantes.

Un homme réellement créateur, un penseur originel, vit intérieurement tout près de la source. En lui, le sans-forme est plus puissant que le formé. Il faut

apprendre à comprendre un penseur originel, il faut apprendre à lire un écrit originel. Un penseur originel se comprend soi-même pour autant qu'il ne veuille ni saisir ni comprendre le sans-forme. Un penseur originel, un homme originel est capable de canaliser une source jaillissante ; mais il n'a pas besoin de le faire. Parfois il y est contraint intérieurement par le principe qui a déjà pris forme en lui d'une mission à accomplir ou d'une tâche à exécuter comme serviteur. Il utilise alors d'anciens canaux existants et en creuse de nouveaux, parce qu'en lui l'informel est plus puissant que le formel. Comme l'informel, le sans forme, le chaos, *l'Ungrund* (le sans-fond, l'insondable) est plus puissant que le formé, que la tradition, que le compréhensible, que l'ordinaire, il donne à tout cela une nouvelle vie. Ainsi il est original, et ressenti comme tel, comme exceptionnel.

Un des concept-clef de Boehme est celui d'*Ungrund*, le non-manifesté. Les créations de Boehme, ses écrits, sont originaux parce qu'à chaque instant ils sont l'expression de son expérience de *l'Ungrund*. Par l'expérience de *l'Ungrund*, de l'indéterminé, de la force du sans forme, toutes les formes, toutes les créations deviennent manifestes. On a une perception en provenance de la source. Nous pouvons décrire cette vision de la source comme une expérience inimaginable, une lumière indicible, qui aveuglerait une conscience déjà formée. L'illumination de la création entière peut être perçue comme ténèbres par celui dont la compréhension est incapable de la saisir. Celui qui est en quête de la source, à partir de ce qui n'a pas de forme dans son être intérieur, en se servant des canaux et des concepts existants, celui-là approchera la source, *l'Ungrund*. Cette approche est une expérience foudroyante et de courte durée par rapport à la quête qui la précède nécessairement.

Boehme décrit l'approche de la source et la quête qui y mène par des moyens et des termes propres à son temps. L'approche est une expérience déterminante pour toute la vie future. Ce fut le cas pour Boehme. Les œuvres, les mots, les écrits qui surgissent après l'expérience en sont pénétrés. C'est pourquoi ils sont originaux, et il faut du temps au lecteur, à l'auditeur, pour les comprendre, quand bien même il aurait une « perception » de l'« origine » à la première lecture.

Dans cette recherche et dans ce désir qui m'animaient avec un sérieux extrême, et durant lesquels j'ai subi de violentes attaques — je préférais cependant renoncer à la vie plutôt que de me démettre et d'abandonner —, la porte s'était ouverte, devant moi, si bien qu'en un quart d'heure j'ai vu et j'ai su plus que si j'avais fréquenté l'Université pendant de nombreuses années. Cela m'a

grandement étonné, je ne savais pas ce qui m'arrivait, et alors, j'ai tourné mon cœur vers Dieu pour le louer.

En effet, je vis et je connus l'être de tous les êtres, le fond et le sans fond, également la naissance déjà sainte trinité, l'origine et l'état originel de ce monde et de toutes les créatures par la Sagesse divine. Je connus et je vis en moi-même les trois mondes :

En premier lieu le monde divin, angélique et paradisiaque ; ensuite le monde ténébreux, l'état originel de la nature, fondement du feu ; et troisièmement ce monde extérieur et visible, qui est une créature et une extra-génération, un être exprimé, issu des deux mondes spirituels intérieurs.

Je vis et je connus l'être tout entier dans le mal et dans le bien, comment l'un sortit de l'autre et quelle était la matrice de la puissance génératrice, au point non seulement d'en éprouver de l'émerveillement, mais également de la joie.

Mon être intérieur en fut si fortement touché que je conçus le projet de le consigner dans un mémoire. Malgré les fort grandes difficultés qu'éprouvait en moi l'homme extérieur pour le saisir et pour le mettre par écrit, je dus commencer sur le champ à travailler dans ce très grand Mystère, comme un enfant qui va à l'école. Je le voyais bien à l'intérieur, comme dans un abîme. Puis je le pénétrais comme on pénètre un chaos qui contient tout. Mais il m'était impossible de dénouer l'écheveau. (*Épîtres Théosophiques*, XII, 7-8-9)

Qui n'a pas fait l'expérience de la source, du chaos, des ténèbres, de la lumière, de *l'Ungrund*, de la liberté, ne peut jamais être original. Son œuvre ne provient pas de la source. Ce n'est pas une création. Son œuvre est parfaitement compréhensible et non révolutionnaire.

Chez Jacob Boehme, *l'Ungrund* (le sans-fond) passe avant tout, avant Dieu, avant les anges, avant les hommes, avant toute chose. Dieu surgit du non né, du sans-forme, du non-manifesté, de *l'Ungrund*. Dans *l'Ungrund* est la liberté. La liberté précède Dieu et la création. « *l'Ungrund* est un éternel rien, mais il crée un éternel commencement, c'est-à-dire, un désir de quelque chose. Mais il n'existe rien qui puisse produire quelque chose ; cependant le désir produit lui-même et il n'y a rien d'autre habituellement qu'un désir axé sur lui-même. » (*Mysterium Pansophicum*. Le premier texte).

L'une des originalités de Jacob Boehme, dans la pensée occidentale, est de donner une dynamique au concept de Dieu, après la suprématie de la philosophie grecque et de la scolastique du moyen-âge, avec leur conception d'un Dieu statique. Boehme fait l'expérience d'une vie intérieure en Dieu, avec un tragique intérieur propre, tel que toute vie l'éprouve. Sous ce rapport Boehme possède une autorité personnelle : « Ainsi donc, ce n'est pas d'une doctrine, ni d'une science humaine, puisées dans les manuels dont je m'inspire, mais de mon propre livre, qui s'est ouvert devant moi. » (*Épîtres Théosophiques*, XII, 14). Boehme revient souvent sur cette expérience du sans-fond, de l'insondable. Son œuvre décrit, circonscrit l'insondable, *l'Ungrund*, le sans-fond. Il utilise des concepts théologiques, des termes tirés de la magie et de l'astrologie, disciplines de caractère scientifique à l'époque. La Bible est pour lui un dictionnaire, où il puise toutes sortes d'images pour canaliser, en un sens, pour rendre transmissibles, ses expériences de la lumière, du sans-forme qui jaillit en lui.

Que tout n'ait pas été facile pour Boehme, cela va de soi. Son originalité se heurtait à l'incompréhension. Et il n'y était pas insensible. Pour un homme de son temps, ce n'était pas rien que l'autorité officielle, brandissent la menace du diable et de la damnation. Mais Boehme avait vu l'insondable en lui-même et cette expérience lui donnait la possibilité de regarder tout ce qui se passait autour de lui dans sa relativité. Car il savait que toute vie peut provenir, et provient, de l'insondable, de *l'Ungrund*, ayant fait l'expérience de la liberté fondamentale de la création. Il y a d'abord *l'Ungrund*, dont la liberté est la principale propriété. Viennent ensuite toutes les créatures.

« C'est pourquoi la libre volonté éternelle s'est associée aux ténèbres, à la douleur et à la souffrance, ainsi que, par les ténèbres, au feu et à la lumière et au royaume de la joie, pour que le rien soit connu par le quelque chose, et que sa volonté contraire ait du jeu, afin que la libre volonté de l'insondable devienne manifeste dans ce qui peut être sondé, car sans le bien et le mal, on ne peut rien sonder » (*Mysterium Magnum*, XXVI, 37).

Boehme décrit parfois *l'Ungrund* comme Dieu, d'où s'élèvent les images de Dieu. Ces images sont toujours dans un rapport de tension : Dieu-démon, bien-mal. Cette tension engendre une activité, elle fait naître la vie. C'est pourquoi il y a le bien et le mal en toutes choses. Boehme sentait toujours qu'il n'arrivait pas à exprimer ces images, à les formuler, à leur donner leur coloration, et il revenait sans cesse au principal, au point central de sa formulation, c'est-à-dire au concept de *l'Ungrund*.

« Quand je considère ce que Dieu est, je dis : vis-à-vis de la créature, il est l'Un qui est en même temps le rien éternel ; il n'a ni fond, ni début, ni lieu ; il ne possède rien en dehors de lui-même ; il est la volonté de l'insondable, Il n'est qu'Un en lui-même ; Il n'a besoin ni d'espace ni de place ; il s'engendre lui-même, d'éternité en éternité ; Il n'est identique ou comparable à rien et n'a aucun endroit spécial où il réside ; l'éternelle sagesse ou intelligence est sa demeure ; Il est la volonté de la sagesse et la sagesse est sa manifestation » (*Mysterium Magnum*, I, 2).

Une caractéristique de Boehme est qu'il se sent contraint, dans ses écrits, à reprendre chaque fois au commencement. Il répète souvent les mêmes choses, faisant de nouvelles tentatives, présentant les choses sous différentes facettes, créant d'autres tensions et contradictions, afin d'exprimer ce qu'il trouve le plus important.

Et ce qui est le plus important est, pour lui, si saisissant et si peu orthodoxe qu'il se contredit souvent lui-même. Néanmoins on voit, tel un fil d'or reliant tous ses écrits — et c'est là son originalité — que toutes les représentations mentales existantes, et celles qu'il formule lui-même, sont constamment remises en question. De là le peu de valeur qu'il attachait à ses œuvres. Il ne voyait pas la nécessité d'en conserver des copies. Lorsqu'on lui posait des questions sur ses écrits, il revenait chaque fois à l'expérience où les « profondeurs de Dieu » lui avaient été révélées. C'était pour lui l'essentiel. Après énumération de ses différents livres, il écrit dans une lettre :

« Tels sont donc mes livres, mis à part quelques petits traités que j'ai donnés çà et là, et dont je n'ai pas gardé de copies, car pour moi, je n'en ai pas besoin. Mes trois feuilles me suffisent ! » (*Épîtres théosophiques*, XII).

« Mon livre n'a que trois feuillets, qui sont les trois principes de l'Éternité. J'y puis trouver toutes les paroles de Moïse et des prophètes, de Christ et des apôtres. J'y puis trouver le fondement du monde et tous les secrets. Cependant, ce n'est pas moi, mais l'Esprit du Seigneur, qui mesure son action à son gré. » (*Épîtres théosophiques*, XII).

On a donné à Boehme le surnom de « prince des obscurs ». Dans la tradition occidentale, il est difficile de ne pas associer l'obscur, le ténébreux avec le mauvais, le mal, selon un certain code moral. Il est difficile pour un occidental d'utiliser le concept « rien » pour le concept de création par excellence. L'œuvre

de Boehme est la cristallisation de ses efforts pour arriver à la pureté créative avec l'obscur, le rien.

« Car le rien a faim du quelque chose et la faim est le désir, c'est-à-dire le premier *verbum fiat*, ou le premier faire ; car le désir n'a rien qu'il puisse faire ou saisir. Il ne fait que se saisir lui-même et se donner à lui-même une empreinte, je veux dire qu'il se coagule lui-même, se rétracte en lui-même et passe du sans fond *I'Ungrund* à ce qui a un fond (*grund*), et se projette sur lui-même par attraction magnétique, en sorte que le rien se remplit, tout en restant toujours le rien, et n'ayant comme propriété que les ténèbres, ténèbres qui sont l'éternelle origine des ténèbres. Car là où il existe une propriété, il y a déjà quelque chose et le quelque chose n'est pas pareil au rien, il produit de l'obscurité, pour être rempli de quelque chose d'autre, comme d'une clarté. Car alors il devient de la lumière. Et pourtant il reste obscurité en tant que propriété » (*Mysterium Magnum*, III, 5).

Toute forme de personnification est étrangère à la nature de Dieu. L'homme peut tout « lire » dans la nature de Dieu, c'est-à-dire, traduire, dans la limite des concepts, ce qu'il a à dire, qui est en lui ou autour de lui. Ici Boehme est, d'une part, explicite et fondamental ; mais, de l'autre, poussé par son désir de communication - s'il veut être intelligible - il doit se servir des concepts connus. Ces concepts sont alors repris dans les termes christique, alchimiques, astrologiques, magiques, propres à son temps.

La force magistrale, l'originalité de l'œuvre de Boehme est la place qu'il assigne à ce qui n'a pas d'image, pas de représentation, pas de qualité. Dès l'instant où il imprime une image à la force sans forme, il faut qu'il compte, c'est évident, avec les implications personnelles, religieuses et sociales propres à toute image, toute formation d'image. On peut saisir les images, on peut les juger, les condamner. En présence de la profondeur insondable, de l'obscurité, on reste muet et l'on est très violemment renvoyé à soi-même.

« Nous nous apercevons que Dieu, dans son être, n'est pas un être mais seulement une force et une intelligence tendant à devenir un être, une volonté insondable et éternelle, en qui est tout et qui est elle-même tout, et pourtant n'est qu'Une, mais qui désire se manifester et se transformer en un être spirituel, ce qui se produit, effectivement, par le feu, dans le désir de l'amour et la force de la lumière » (*Mysterium Magnum*, VI, 1).

Le rien dans l'insondable (*l'Ungrund*), obscurité sans fond, totalité inépuisable ; un devenir, un mouvement, On y est confronté et l'on veut le décrire pour pouvoir porter l'expérience de cette confrontation dans son propre être, qui a une forme. Et dans cette vision, on voit ses propres liaisons, ses propres voies de communication vers le rien, *l'Ungrund*. On voit sa propre évolution et toutes les créatures avec lesquelles on a été, et est lié au cours de sa propre évolution. Et l'on ne peut faire autrement que porter en soi ce mouvement débordant - jusqu'à son retour à l'essence, à l'essence auto-créatrice.

« L'être de Dieu est comme une roue, où beaucoup de petits rouages s'engrènent les uns dans les autres et tournent continuellement. On voit très bien la roue et on s'en émerveille, mais on ne peut pas la comprendre dans ses rotations. Cependant, plus on la contemple, plus elle nous devient familière ; et plus on s'en instruit, plus on en éprouve de plaisir, car on y voit toujours quelque chose de plus merveilleux. L'homme ne se lasse pas de la regarder et d'apprendre. Ainsi en est-il aussi de moi » (*L'Aurore naissante*, chap. 21).

L'essence du devenir, l'essence du mouvement, l'essence du rien dans le quelque chose et du quelque chose dans le rien est liberté. Ce qui fait le lien, c'est la force de désir, le Feu. Boehme décrit l'essence du devenir en termes christique, par la trinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Il voit souvent ce devenir évoluer comme un mouvement circulaire, venant de l'origine et retournant à l'origine. Un serpent qui se mord la queue.

Socialement, c'est-à-dire à l'échelle humaine, Boehme interprète ce mouvement circulaire comme la rotation de la roue de la peur, la formation de la forme. L'homme doit porter en soi-même ce champ de tension. La roue de ce triple processus ne doit pas s'arrêter. Ce qui de *l'Ungrund*, du rien, est repris par le rien. Dieu se connaît lui-même par son action. L'homme se connaît lui-même par son action. Il y a une naissance, il y a la formation de la forme et il y a l'expression de ceci : Père-Fils-Esprit.

« Nous autres, chrétiens, disons que Dieu est triple mais un dans son être ; on dit habituellement qu'en Dieu il y a trois personnes, mais ceci prête à confusion pour les gens inintelligents, et peut-être aussi pour les gens instruits : car Dieu n'est une personne qu'en Christ seulement. Il est la force éternellement féconde et le règne de tous les êtres : tout a en Lui son origine » (*Mysterium Magnum*, VII, 5).

Dans le champ du devenir, Boehme distingue deux courants, que l'on pourrait interpréter comme deux natures. Boehme — dans son désir d'ordonner le mouvement insaisissable — pense et écrit souvent par antithèses. Car plus grande est la contradiction, plus grande est la force d'extension. Il ne s'agit pas, chez Boehme, d'opposer mais de rendre visible l'immense force d'extension du champ du devenir. Les deux extrêmes, au temps de Boehme, étaient Dieu et le diable. On ne peut comprendre Boehme si l'on voit ces extrêmes comme des valeurs statiques. Selon lui, la totalité de l'événement cosmique est un unique champ de tension passionné. Comme le fait créateur, comme ce qui se réalise, possède une liberté sans mesure, l'œuvre de Boehme pose la question dramatique, vitale, de la cause du mal. C'est là le drame intérieur de Boehme. Boehme est une âme craignant Dieu, ayant une foi ardente et un cœur pur ; mais il est sage comme les serpents dans sa formulation et il laisse au lecteur le soin d'en tirer les conclusions.

« Car le Dieu du monde saint et le Dieu du monde ténébreux ne sont pas deux Dieux : il n'y a qu'un Dieu unique ; Il est lui-même tout l'être. Il est le bien et le mal, le ciel et l'enfer, la lumière et les ténèbres, l'éternité et le temps, le commencement et la fin. Là où son amour est caché dans un être, sa colère se manifeste... La force qui est dans la lumière est le feu de l'amour de Dieu, et la force qui est dans les ténèbres est le feu de la colère de Dieu, et pourtant il ne s'agit que d'un seul feu. Mais il se scinde en deux principes, afin que l'un se manifeste en l'autre. Car la flamme de sa colère est la manifestation de son grand amour, c'est dans les ténèbres qu'on connaît la lumière, sinon elle ne se manifesterait en elle-même » (*Mysterium Magnum*, VIII, 24 et 27).

Le cœur de Boehme devient pur lui-même par l'être qu'il attribue à Christ, en tant que personne divine en qui il n'y a pas de mal. Il est celui qui s'élève de *l'Ungrund*, avec les seules forces de lumière. En ce sens, il formule un idéal intelligible et, dans une certaine perspective, acceptable, mais qui évolue, selon l'essentiel, sur le tranchant de l'épée, et il parle parfois en termes émus de la terrible souffrance de *l'Ungrund*, que l'on doit surpasser par la lumière de Christ.

« La liberté, qui est Dieu, est la cause de la Lumière et l'action du désir est la cause des ténèbres et des souffrances. De là comprenez qu'il y a deux commencements, deux principes dont un est dans la liberté et la lumière, l'autre dans l'impression de la douleur et de la souffrance des ténèbres ; les deux demeurant chacun en soi » (*De la Signature des choses*, XIV, 24).

La question peut ici se poser de savoir jusqu'à quel point cette donnée n'est pas une projection, car Boehme parle tantôt de *l'Ungrund* comme étant sans propriété, tantôt comme étant Dieu. On éprouve plutôt la difficulté qu'éprouve Boehme à rendre clair toutes les possibilités de la création sans s'attacher à un code moral :

« Dieu est tout. Il est ténèbres et lumière, amour et colère, mais il se nomme uniquement Dieu selon la lumière de son amour. Il y a contradiction éternelle entre ténèbres et lumière : l'une ne peut pas comprendre l'autre, et l'une n'est pas l'autre, et il n'y a qu'un être unique, mais avec des propriétés et une volonté, et pourtant il n'y a pas un être divisé » (*Le chemin pour aller à Christ. 4ème Livre, De la véritable Équanimité, II, 9-10*).

« On ne saurait dire de Dieu qu'Il est proprement ceci ou cela, bon ou mauvais ; qu'il y a en Lui des distinctions puisque, considéré en Lui-même, Il est sans nature, sans créature, sans affection. « Il n'a aucune inclination vers quoi que ce soit car il n'y a rien en Lui vers quoi Il puisse pencher. Il est en Lui-même le sans fond, sans aucun vouloir envers la nature et la créature, car il est le Rien éternel » (*De l'Élection de la Grâce, I : 3*).

La mobilité des idées et la contradiction intérieure sont la signature et l'originalité de Boehme. Il refait la création, pour ainsi dire, en mots et en idées, et il espère que le lecteur le comprendra. Boehme est incompréhensible pour celui qui n'a pas intégré en lui la liberté de la contradiction intérieure. Boehme, comme écrivain original, demande des lecteurs originaux. « La liberté n'est ni obscurité, ni lumière ; le mouvement la rend lumière, car son désir se concentre en lumière, de sorte qu'elle se manifeste dans la lumière et la splendeur. Cela ne peut se produire que par l'action des ténèbres qui font que la lumière se fait connaître et se manifeste et que l'âme éternelle se trouve elle-même et s'exprime » (*De la Signature des Choses, XIV, 21*).

Boehme a de la difficulté à exprimer cela et il ajoute : « Cette liberté, en tant qu'elle est un rien, n'a aucune essence mais c'est l'action du strict désir qui produit la première essence. L'esprit de liberté, qui se manifeste par ce désir, s'empare de cette essence et chasse par le feu le grossier et l'aigre en sorte qu'ils meurent » (*De la Signature des Choses, XIV, 27*). D'un côté Jacob Boehme est prisonnier d'une image dualiste du monde, de l'autre il échappe à la dualité en constatant que l'un des pôles ne peut exister sans l'autre.

« Le lecteur doit savoir que toutes choses consistent en oui et non, qu'elles soient divines, diaboliques aussi bien que terrestres, ou n'importe quoi d'autre. L'une, le oui, est seule force et vie, la vérité de Dieu ou Dieu lui-même. Le oui serait inconnaissable en soi et il n'y aurait en lui ni joie ni sensibilité sans le non. Le non est la contrepartie du oui ou de la vérité, afin que la vérité soit quelque chose de visible, qu'il y ait contradiction, et qu'il y ait l'éternel amour, agissant, sensible, volontaire, qu'il faut chérir. On ne peut pas dire : « Le oui est isolé du non. Ce sont deux choses proches l'une de l'autre. » Elles forment une unité, mais se divisent en deux principes et ont deux centres, chacun agissant en lui-même. Tout comme le jour dans la nuit et la nuit dans le jour sont deux centres et pourtant non séparés. Seuls la volonté et le désir les séparant. Car il y a en eux un feu de deux sortes : en premier, le jour, dans lequel monte la chaleur et, en second, la nuit renfermant le froid, et pourtant ils forment ensemble un feu unique ; l'un ne peut se manifester ni agir sans l'autre. Car le froid est l'origine de la chaleur et la chaleur est la cause de la sensation de froid. Sans ces deux, en lutte perpétuelle, toutes choses ne sont rien et restent immobiles et sans mouvement » (*Questiones Theosophicae*, III, 2-3).

Tout est imagination et tout naît de l'imagination. La magie de l'imagination joue chez Boehme un rôle très important. C'est l'imagination créatrice qui façonne les mondes. Faute de nourrir et d'entretenir ces images, elles disparaissent, Selon Boehme, le diable est né d'une imagination maligne. Et la chute de la création ne s'est pas passée dans le monde des hommes mais dans celui des anges. L'homme est entré en scène après la chute. Les textes de Boehme qui illustrent ce point sont légion. Tout comme les paroles de Boehme peuvent renforcer ce qui existe dans le champ des contradictions à partir d'une vision bien établie de la vie. Et pourtant ...

« Lorsque tu es silencieux, tu es alors ce que Dieu était avant la nature et la créature, et ce avec quoi il t'a formé en tant que créature naturelle. Et alors tu vois et tu entends ce avec quoi il voyait et entendait en toi avant que tes propres vouloir, voir et entendre eussent commencé. » (*De la vie supra-sensorielle*)

Le lecteur lit sa propre histoire dans les écrits d'un écrivain. Un lecteur sympathisant peut se familiariser avec la relation de l'écrivain, toutefois jamais pleinement, car l'écrivain est déjà mort et le lecteur vit encore. L'écrivain, un écrivain original, un homme qui vit, pour lequel l'indéterminé est la force la plus puissante, écrit donc sa relation en suivant les lignes de force, pour lui visibles, du non-né, du rien, de *l'Ungrund*. Après y avoir tout projeté, il retourne

en lui-même et soupire intérieurement après la paix du non-né d'avant la création, d'avant l'homme, d'avant les anges, d'avant la trinité, d'avant Dieu, d'avant la liberté, d'avant ... et il dit :

« Je ne puis non plus me vanter de rien, je ne puis ni dire, ni écrire autre chose de moi, sinon que je suis un homme simple et un pauvre pécheur ... Je ne suis pas non plus monté au ciel et je n'ai pas vu toutes les œuvres et toutes les créations de Dieu. Mais le ciel s'est manifesté dans mon esprit, afin que je reconnusse en esprit, les œuvres et les créations de Dieu. La volonté qui m'y a poussé n'a point été ma volonté naturelle. Cela s'est fait par l'impulsion de l'esprit. J'ai eu aussi à essuyer, pour cette raison, plusieurs attaques de la part du démon. Mais l'esprit de l'homme n'est pas seulement provenu des étoiles et des éléments ; il y a aussi, caché en lui, une étincelle de la lumière et de la vertu divine. Ce n'est pas une parole vide que celle de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu. » Car elle a un sens précis qui est que l'homme est l'extrait de toutes les essences divines. Le corps provient des éléments ; c'est pourquoi il lui faut aussi une nourriture provenant des éléments. L'âme ne tire pas seulement son origine du corps, quoiqu'elle naisse dans le corps et que son premier commencement soit dans le corps. Elle peut alors scruter jusque dans la divinité et par conséquent dans la nature, attendu que cette âme tire sa source et son origine de l'essence de la divinité entière. Si l'Esprit Saint l'enflamme, alors elle voit ce que fait Dieu son père, comme le voit un fils qui est dans la maison paternelle ; elle est un associé ou un fils dans la maison de son Père céleste » (L' *Aurore naissante*, préface).

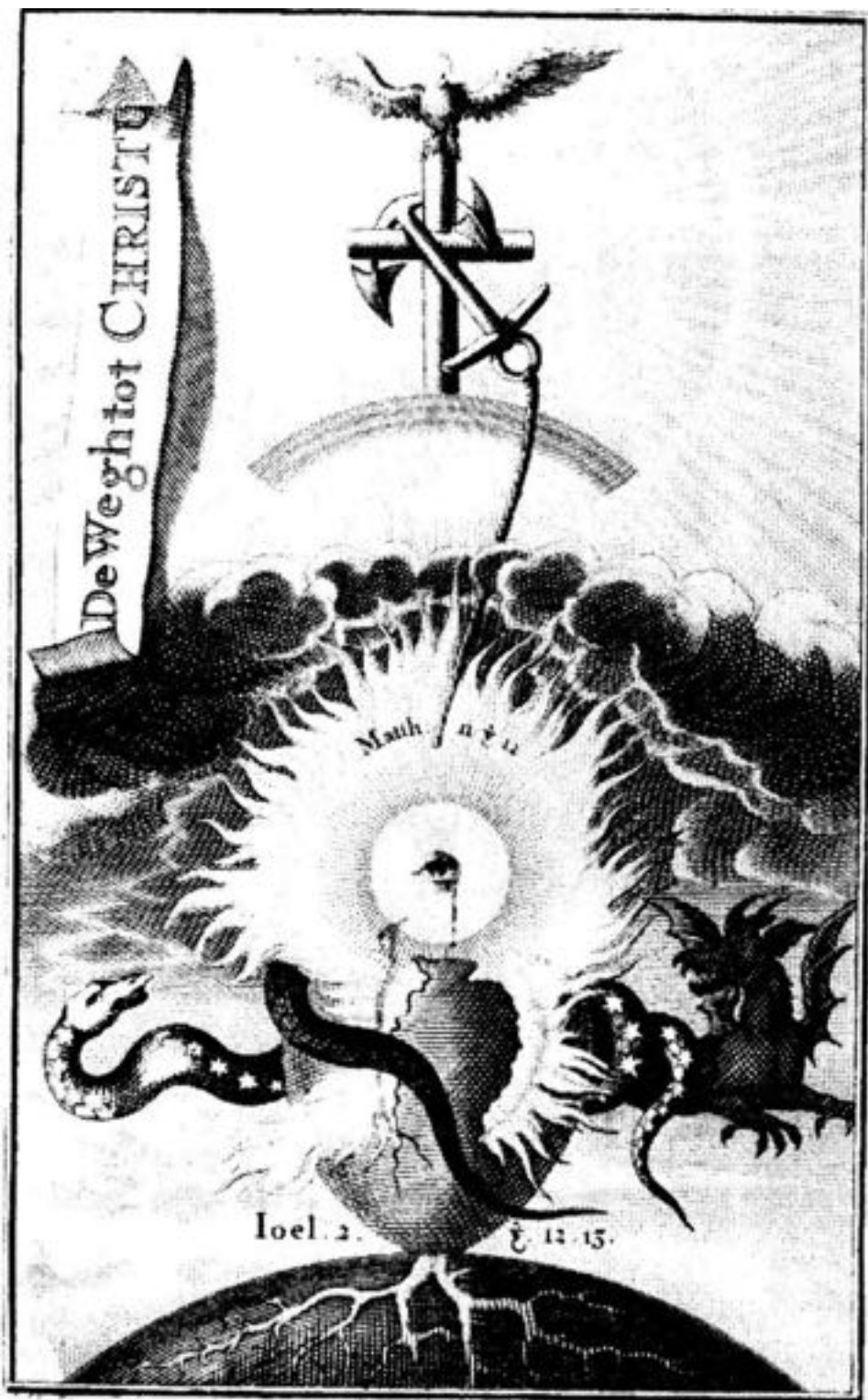


Illustration tirée du Chemin pour aller à Christ, Amsterdam, 1685.

